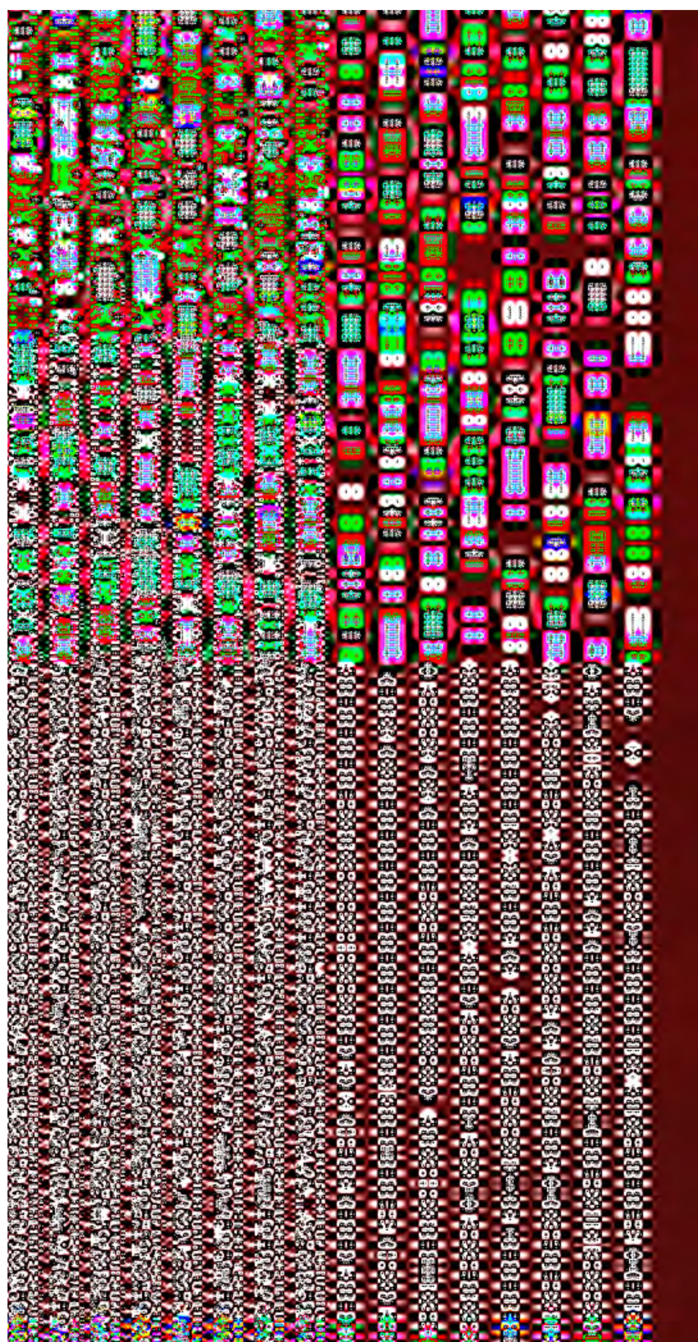
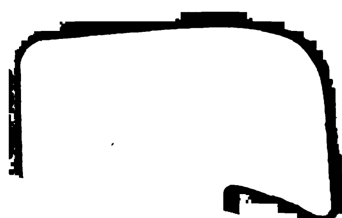


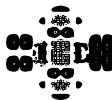


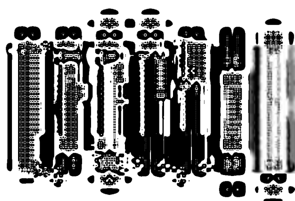
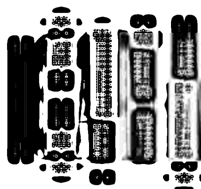

NDT

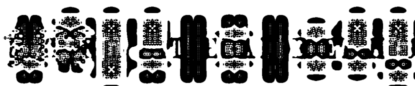
LE

FOYER CANADIEN

Québec—Typographie de C. Darveau.

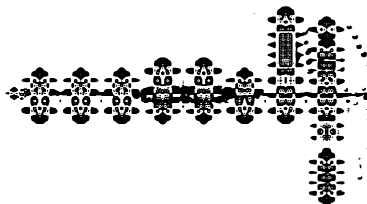


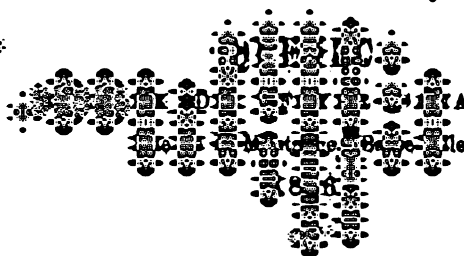
  DIEN

 TORIQUE








ADIEN”

LE

FOYER CANADIEN

RECUEIL LITTERAIRE ET HISTORIQUE

NOUVEAU PROSPECTUS

—

Il y a maintenant trois ans qu'un certain nombre de littérateurs, désireux d'encourager la publication d'œuvres nationales, se réunirent pour fonder le *Foyer Canadien*. Leur but, on se le rappelle, était complètement désintéressé ; les profits pécuniaires, s'ils en réalisaient, devaient retourner à l'avantage même de la littérature et des abonnés. Ils eurent la satisfaction d'être compris du public éclairé, et l'encouragement qu'ils reçurent dépassa de beaucoup les espérances qu'ils avaient d'abord conçues. Les six volumes de littérature canadienne, publiés depuis cette époque et répandus par tout le pays, pour la modique somme de trois piastres, comprennent plusieurs œuvres de la plus haute importance. La compilation des opuscules, tant en prose

qu'en vers, dus à la plume de nos premiers écrivains, mais éparpillés dans les gazettes de 1850 à 1860, compilation faite avec soin, pour servir de continuation au *Répertoire National*, a été considérée avec raison comme un véritable service rendu à notre littérature ; le recueil si véritablement national des *Chansons populaires du Canada*, dont la publication doit s'achever bientôt, formera un volume du plus haut intérêt, et dont la valeur s'accroîtra d'année en année. Le *Foyer Canadien* a publié, en outre, plusieurs travaux importants, complètement inédits jusqu'alors, entre autres la *Vie de Mgr. Plessis* par l'abbé Ferland, les *Voyages de Mgr. Plessis dans les Provinces d'en bas*, la suite de *Jean Rivard*, des écrits en prose de M. La Rue, de l'abbé Trudelle, de l'abbé Brunet, et diverses poésies de plusieurs de nos premiers poëtes canadiens. Et tout cela, pour la somme de trois piastres ! A part ces travaux, d'autres ouvrages importants ont été publiés ou réédités par la Direction du *Foyer Canadien :* les *Anciens Canadiens* de M. de Gaspé, les *Notes sur les Registres de Notre-Dame de Québec* de l'abbé Ferland, *l'Histoire de la Mère Marie de l'Incarnation* de l'abbé H. R. Casgrain. Le premier de ces ouvrages a même pu être donné aux abonnés du *Foyer* à des conditions plus favorables qu'aux autres acheteurs. Nous pouvons affirmer, sans crainte, qu'en aucun pays, il eût été possible de produire plus avec d'aussi faibles ressources.

Mais si le bon marché a ses avantages, il a aussi ses

inconvénients. Comment, avec la modique somme d'une piastre d'abonnement, satisfaire aux exigences de tous les souscripteurs ? Parmi nos abonnés, les uns, tout en reconnaissant volontiers la valeur et l'importance des écrits publiés, se plaignent que notre Recueil manque de variété. " Votre *Foyer Canadien*, nous disent-ils, n'est pas une publication périodique proprement dite, c'est un recueil d'ouvrages publiés par livraisons. Une œuvre de longue haleine, imprimée mensuellement par feuillets de trente-deux pages, doit nécessairement perdre de son intérêt." Si, pour éviter ce reproche, nous voulons réunir plusieurs livraisons en une seule, et ne sortir que tous les trois ou quatre mois, d'autres se plaignent avec raison du trop long intervalle mis entre les diverses livraisons. Nous reconnaissons volontiers la validité de ces reproches ; toute notre ambition, depuis la fondation du *Foyer*, a été de remédier le plus tôt possible, à ces deux grands défauts de notre Recueil ; —et nous sommes heureux de pouvoir enfin tenter aujourd'hui cette amélioration, en effectuant dans notre mode de publication un changement important, dont nous allons faire part à nos lecteurs.

Nous considérons ce changement comme le commencement d'une phase toute nouvelle dans l'existence du *Foyer Canadien*.

A compter du mois de janvier prochain, le *Foyer* sera publié régulièrement tous les mois, par livraisons de 96 pages, au lieu de 32 comme par le passé ; le format

restera le même, mais les types servant à l'impression permettront de donner beaucoup plus de matière à lire.

La publication du Recueil sera divisée en trois parties distinctes.

La *première* partie conservera le caractère du *Foyer*, tel que publié jusqu'à présent. Elle contiendra des essais d'histoire ou de littérature par nos écrivains les plus estimés. Nous avons déjà entre les mains plusieurs manuscrits qui seront à tour de rôle livrés à la publicité. Toutefois, les nouveaux venus, du moment qu'ils déploieront quelque originalité de pensée ou de style, seront comme par le passé, reçus à bras ouverts. Dans ce recueil agrandi pourront se rencontrer tous ceux qu'anime la généreuse passion du travail intellectuel. Le mouvement littéraire qui s'est produit chez la jeunesse instruite et auquel les fondateurs du *Foyer* se flattent de n'avoir pas été tout à fait étrangers, ne peut se maintenir que par le spectacle sans cesse renouvelé des succès obtenus par ceux qui ont le courage de tenter la publicité dans les conditions nécessairement restreintes qui nous sont faites en ce pays.

La *deuxième* partie se composera d'un choix de littérature française contemporaine ; nouvelles, discours, récits, critiques, etc ; cette partie, qui recevra la plus scrupuleuse attention de la part des directeurs, ne contiendra que des œuvres remarquables par le style et par le

bon goût, qui pourront sans crainte être proposés comme modèles à la jeunesse de nos colléges et à tous les amateurs de belle et saine littérature. C'est la réalisation de l'idée que nous émettions, en 1863, dans le premier prospectus du *Foyer*. "Ne pourrions-nous pas," disions-nous alors, "si nos abonnés en manifes-" taient le désir, consacrer, chaque année, une part de "nos revenus à la reproduction ou à l'analyse de " quelques-uns des chefs-d'œuvre de la littérature fran-" çaise contemporaine, mettant ainsi le public canadien "au courant du progrès quotidien des sciences, des " lettres et des arts dans le vieux monde, et offrant en " même temps à nos jeunes littérateurs des modèles de " style et de bon goût." Ceux dont la parole a le plus de poids dans ces questions, ont souvent déploré les ravages que produisent, au sein même de nos familles, certains produits démoralisateurs de la littérature contemporaine, lectures malsaines et dangereuses au double point de vue du style et des mœurs. Le moyen le plus naturel de prévenir ce mal funeste, c'est d'offrir à l'avidité des lecteurs, des écrits à la fois honnêtes et attrayants qui ont l'avantage de nourrir l'esprit, de captiver l'imagination, sans risquer de corrompre le cœur.

La *troisième* partie se composera d'une revue mensuelle où seront relatés les événements politiques et littéraires de quelque importance de l'ancien et du

nouveau monde, d'une revue critique des ouvrages nouveaux, et de petites nouvelles littéraires, anecdotes, bons mots etc. Rien ne sera négligé pour donner de l'attrait à ces dernières pages et en faire la chronique amusante de la littérature contemporaine.

Pour cette troisième partie qui terminera invariablement chaque livraison, les Directeurs du *Foyer* se sont assurés le concours d'un rédacteur spécial, M. E. Gérin, qui sera plus particulièrement chargé de la chronique mensuelle.

Le nombre de pages assignées à chacune de ces trois parties dépendra des circonstances, et ne saurait être précisé. Qu'il suffise de savoir que tout abonné au *Foyer Canadien* possédera, à la fin de l'année, trois volumes de littérature française ou canadienne, formant en tout 1152 pages.

L'abonnement sera désormais de deux piastres par an, ou d'une piastre par semestre, rigoureusement payable d'avance.

Le transport de l'établissement de M. Desbarats dans la nouvelle capitale ayant nécessité la rescision de l'engagement passé entre lui et les Directeurs du *Foyer*, engagement auquel les Directeurs se reconnaissent redevables d'une partie de la prospérité dont leur recueil a été favorisé jusqu'à ce jour, M. C. Darveau, Imprimeur-Editeur, déjà connu avantageusement à

Québec par la publication d'un grand nombre d'ouvrages, est devenu l'imprimeur du *Foyer*, à des conditions favorables pour notre Recueil.

M. Darveau sera en même temps le Gérant du *Foyer*. Il percevra les abonnements, tiendra la liste des abonnés, correspondra avec les agents locaux, sera chargé de la distribution des livraisons, et fera, en un mot, tout ce qui dépendra de lui pour la bonne administration des affaires du *Foyer*.

Ce prospectus n'est adressé qu'à un petit nombre de personnes; celles qui le recevront sont priées d'en donner connaissance à leurs amis. Notre intention n'est pas de faire de la réclame en faveur d'une entreprise à laquelle aucun de nous n'est intéressé pécuniairement; nous ne voulons pas non plus fatiguer le public par des demandes d'encouragement; nous nous contentons, comme par le passé, d'exposer notre but et les moyens que nous croyons les plus propres à nous assurer le succès. C'est aux amis des lettres et à tous ceux qui ont à cœur la diffusion des connaissances et des saines idées, de seconder nos humbles efforts, chacun dans sa sphère et sa localité respectives. L'avenir nous dira si nous nous sommes trompés en comptant sur le patriotisme et sur le goût naturel de notre population pour les récits qui retracent les événements de son histoire, les phases diverses de sa vie sociale, ou

[illegible]

[illegible] ancienne mère-

[illegible] CANADIEN."

[illegible] au *Foyer* devra [illegible] du *Foyer Cana-* [illegible] M. Darveau [illegible]

[illegible] ec : chez MM. [illegible] Ville ; à Mont- [illegible] lland & fils.

LE

FOYER CANADIEN

RECUEIL LITTERAIRE ET HISTORIQUE

LE MOUVEMENT LITTERAIRE

EN

CANADA

I

L'histoire de chaque peuple, comme celle de chaque individu, est toujours marquée par un double mouvement d'expansion physique et intellectuelle. Chez le peuple naissant, comme chez l'enfant, c'est d'abord le développement matériel qui se manifeste avec le plus d'énergie. Avant de s'asseoir au banquet des nations, une longue série de luttes l'attendent: et c'est en essayant ainsi ses forces qu'il acquiert cette virilité qui assure son existence.

A cette première période de développement, en quelque sorte physique, succède le mouvement intellectuel. La nation, confiante dans l'avenir, se replie, pour ainsi dire, sur elle-même, compte ses titres de gloire, les trophées qu'elle a conquis sur les champs de

bataille. Jusqu'alors, plus occupée à donner de la besogne à l'histoire qu'à l'écrire, elle n'avait eu que le temps, entre deux coups d'épée, de marquer sur son bouclier le nombre de ses victoires. L'action avait absorbé la pensée. Mais à l'heure du repos, elle éprouve le besoin de chanter ses exploits, et de se créer une patrie dans le monde des intelligences aussi bien que dans l'espace. C'est l'époque de la littérature.

Il semble que l'époque actuelle marque, pour le peuple canadien, cette seconde phase d'existence. Le réveil littéraire, qui se manifeste de toutes parts, en fait pressentir l'avénement, ou, du moins, en laisse naître l'espérance.

Après deux siècles de luttes incessantes, de combats sans relâche, des jours plus calmes sont venus, et ont offert aux esprits ce recueillement indispensable au développement de la pensée. L'éducation s'est répandue rapidement : les sources intellectuelles ont été versées à flots sur la génération présente, tandis que l'horizon politique s'élargissait devant elle et donnait libre cours à toutes ses généreuses aspirations ; et aujourd'hui l'on peut compter parmi nous toute une pléïade d'hommes lettrés, animés d'un noble enthousiame, et qui s'occupent, avec ardeur, à exploiter nos vieilles chroniques et à célébrer nos gloires nationales.

On n'a pas assez remarqué la coïncidence de ce progrès littéraire avec l'ère de liberté qui succédait, à la même époque, au régime oligarchique dont le despotisme avait amené les sanglantes journées de 1837 et 38, et d'où sont sorties toutes nos libertés constitutionnelles. L'ébranlement imprimé alors aux intelligences avait été merveilleusement secondé par ces conquêtes politiques. La génération nouvelle, plongée ans cette

atmosphère féconde, éblouie par les séduisantes perspectives de l'avenir, s'élançait avec amour dans l'étude, afin d'être prête, un jour, à remplir toutes les carrières que ce règne d'indépendance nationale ouvrait à ses légitimes ambitions.

Il faut aussi tenir compte d'une troisième influence, non moins importante, exercée sur la jeunesse qui prend aujourd'hui possession de l'avenir, par quelques esprits d'élite qu'on peut regarder à la fois comme ses ancêtres et ses contemporains : ses ancêtres, car ils l'ont devancée par l'âge et la renommée, en dotant le pays d'œuvres qui ne mourront pas ; ses contemporains, puisque plusieurs d'entre eux vivent encore au milieu de nous. L'impulsion qu'ils donnèrent aux lettres, se personnifie en deux hommes éminents, dont l'un s'est acquis, par ses travaux historiques, des droits incontestables à la reconnaissance de tous les Canadiens, et dont l'autre vivra toujours parmi nous comme un talent hors ligne, et a sa place marquée à la suite des premiers poètes de la France du dix-neuvième siècle. Nous voulons parler de MM. Garneau et Crémazie.

La catastrophe qui a si douloureusement brisé la carrière de ce dernier, ne doit pas nous empêcher de rendre justice à son mérite littéraire et à l'ascendant que sa muse patriotique a eu sur la société canadienne.

Quant à notre historien national, il nous est d'autant plus agréable de rendre hommage aux services qui nous l'ont rendu cher, et à l'action qu'il a exercée, qu'on a cherché, dans ces derniers temps, à amoindrir l'importance de son œuvre. A part certaines réserves, nul homme impartial ne peut contester l'ampleur et la solidité du monument qu'il a élevé.

Nous n'oublierons jamais l'impression profonde que produisit, sur nos jeunes imaginations d'étudiants, l'apparition de l'*Histoire du Canada* de M. Garneau. Ce livre était une révélation pour nous. Cette clarté lumineuse qui se levait tout à coup sur un sol vierge, et nous en découvrait les richesses et la puissante végétation, les monuments et les souvenirs, nous ravissait d'étonnement autant que d'admiration.

Que de fois ne nous sommes-nous pas dits, avec transport, à l'aspect des larges perspectives qui s'ouvraient devant nous:—cette terre si belle, si luxuriante, est celle que nous foulons sous nos pieds, c'est le sol de la patrie! Avec quel noble orgueil, nous écoutions les divers chants de cette brillante épopée! Nous suivions les premiers pionniers de la civilisation dans leurs découvertes, nous nous enfoncions hardiment avec eux dans l'épaisseur de la forêt, plantant la croix, avec le drapeau français, sur toute la ligne du Saint-Laurent et du Mississipi. Nous assistions aux faibles commencements de la colonie, aux luttes héroïques des premiers temps, aux touchantes infortunes de la race acadienne, à l'agrandissement de la Nouvelle-France ; puis, après les succès enivrants, les éclatantes victoires, venaient les revers ; après Carillon, Oswego, Monongahéla, venait la défaite d'Abraham ; puis enfin le drapeau fleurdelysé, arrosé de notre sang et de nos larmes, retraversait les mers pour ne plus reparaître.

Sur cette grandiose réalité, les brillantes strophes de M. Crémazie, alors dans tout l'éclat de son talent, jetaient, par intervalle, leur manteau de gloire. Il nous rappelait, en vers splendides, les hauts faits d'armes de nos aïeux :

.... les jours de Carillon,
Où, sur le drapeau blanc attachant la victoire,
Nos pères se couvraient d'un immortel renom,
Et traçaient de leur glaive une héroïque histoire.

Nous frémissions d'enthousiasme au récit

........................de ces temps glorieux,
Où seuls, abandonnés par la France, leur mère,
Nos aïeux défendaient son nom victorieux
Et voyaient devant eux fuir l'armée étrangère.

Nos yeux se remplissaient de larmes à la lecture de cette touchante personnification de la nation canadienne retracée dans "*Le Vieux Soldat Canadien*,"

Descendant des héros qui donnèrent leur vie,
Pour graver sur nos bords le nom de leur patrie,
La hache sur l'épaule et le glaive à la main.

Ayant survécu aux malheurs de la patrie, presque aveugle,

Mutilé, languissant, il coulait en silence
Ses vieux jours désolés, réservant pour la France,
Ce qui restait encor de son généreux sang ;
Car dans chaque combat de la guerre suprême
Il avait échangé quelque part de lui-même
Contre les verts lauriers conquis au premier rang.

Quant le vent, favorable aux voiles étrangères,
Amenait dans le port des flottes passagères,
Appuyé sur son fils, il allait aux remparts :
Et là, sur ce beau fleuve où son heureuse enfance
Vit le drapeau français promener sa puissance,
Regrettant ces beaux jours, il jetait ses regards !

Et puis il comparait, en voyant ce rivage
Où la gloire souvent couronna son courage,
Le bonheur d'autrefois aux malheurs d'aujourd'hui ;
Et tous les souvenirs qui remplissaient sa vie,
Se pressaient tour à tour dans son âme attendrie,
Nombreux comme les flots qui coulaient devant lui.

Ses regards affaiblis interrogeaient la rive,
Cherchant si les Français que, dans sa foi naïve,
Depuis de si longs jours il espérait revoir,
Venaient sous nos remparts déployer leur bannière :
Puis, retrouvant le feu de son ardeur première,
Fier de ses souvenirs, il chantait son espoir :

" Pauvre soldat, aux jours de ma jeunesse,
" Pour vous, Français, j'ai combattu longtemps ;
" Je viens encor dans ma triste vieillesse,
" Attendre ici vos guerriers triomphants.
" Ah ! bien longtemps vous attendrai-je encore
" Sur ces remparts où je porte mes pas ?
" De ce grand jour quand verrai-je l'aurore ?
" Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

" Qui nous rendra cette époque héroïque
" Où, sous Montcalm, nos bras victorieux,
" Renouvelaient, dans la jeune Amérique,
" Les vieux exploits chantés par nos aïeux ?
" Ces paysans qui, laissant leur chaumière,
" Venaient combattre et mourir en soldats,
" Qui redira leurs charges meurtrières ?
" Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

....

" Quoi ! c'est, dis-tu, l'étendard d'Angleterre,
" Qui vient encor, porté par ses vaisseaux,
" Cet étendard que moi-même naguère
" A Carillon j'ai réduit en lambeaux.
" Que n'ai-je, hélas ! au milieu des batailles
" Trouvé plus tôt un glorieux trépas,
" Que de le voir flotter sur nos murailles !
" Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

....

" Pauvre vieillard, dont la force succombe,
" Rêvant encor l'heureux temps d'autrefois,
" J'aime à chanter, sur le bord de ma tombe,
" Le saint espoir qui réveille ma voix.
" Mes yeux éteints verront-ils dans la nue
" Le fier drapeau qui couronne leurs mâts ?
" Oui, pour le voir, Dieu me rendra la vue !
" Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?"

....

On comprend facilement l'enthousiasme que devaient exciter, dans des cœurs de vingt ans, ces chants si nouveaux, ces hymnes patriotiques qui ressuscitaient sous nos yeux, comme le poète le disait lui-même,

Tout ce monde de gloire où vivaient nos aïeux.

Ceux qui étaient alors en âge de goûter les beautés littéraires, peuvent redire encore tout ce qu'il y avait de charme dans la voix de ce barde canadien, debout sur le rocher de Québec, et chantant avec des accents, tantôt sonores et vibrants, comme le clairon des batailles, tantôt plaintifs et mêlés de larmes, comme la harpe d'Israël en exil, les bonheurs et les gémissements de la patrie. Chacun de nous alors soupirait après le jour où il pourrait mêler sa voix à celle du chantre canadien, et rêvait, avec toute l'ardeur juvénile, quelque long poëme destiné, pour le moins, à l'immortalité. Que de vers, éclos dans ces heures d'ivresse, ont repris, tout penauds, le chemin de la solitude où ils étaient nés !

Mais l'élan était donné à la jeune génération ; et l'essor qu'a pris, depuis, la littérature ; le culte, né au souffle de l'amour de la patrie, qu'une jeunesse studieuse a voué à la science, permet de fonder des espérances sur l'avenir. Chaque année voit éclore quelque essai nouveau plus ou moins heureux. Hier encore tous les échos de la presse saluaient l'apparition des *Essais Poétiques* de M. Lemay, ce jeune talent si suave, si mélancolique, qui éveille de si vives sympathies. Et n'a-t-on pas vu, il y a à peine deux ans, sous l'influence des causes que nous venons de signaler, se révéler soudainement un écrivain plein de fraîcheur, sous les cheveux blancs d'un vieillard, l'auteur des *Anciens Canadiens*, qui s'était ignoré lui-même pendant trois

quarts de siècle ? Rien n'est plus facile à suivre que la filiation d'idées qui unit ces auteurs et leurs contemporains à ce que nous pourrions appeler notre premier cycle littéraire. L'épigraphe placée en tête des *Anciens Canadiens*, et due à la plume de notre grand poète national ; le bel éloge à l'adresse de M. Garneau, par lequel s'ouvre le douzième chapitre du même ouvrage, précisent les influences que M. De Gaspé a subies, les sources d'inspiration où il a puisé. [1] Ecoutez maintenant ce jeune poète, plein d'élégance et d'élévation, émule de M. Lemay, et dont l'inspiration accuse la même origine :

......" Quoique faible encor, ma muse de vingt ans
Peut te dire aujourd'hui de sa voix enfantine,
Comme autrefois Reboul au divin Lamartine :
" Mes chants naquirent de tes chants." [2]

---

1. Voici cette épigraphe qui a paru sans signature, et où l'on reconnaît la large facture du maître :

Perché comme un aiglon sur le haut promontoire,
Baignant ses pieds de roc dans le fleuve géant,
Québec voit ondoyer, symbole de sa gloire,
L'éclatante splendeur de son vieux drapeau blanc.

Et près du château fort, la jeune cathédrale
Fait monter vers le ciel son clocher radieux ;
Et l'Angelus du soir, porté par la rafale,
Aux échos de Beaupré, jette ses sons joyeux.

Pensif dans son canot, que la vague balance,
L'Iroquois, sur Québec, lance un regard de feu.
Toujours rêveur et sombre, il contemple en silence,
L'étendard de la France et la croix du vrai Dieu.

2. La Poésie, *Ode dédiée à M. O. Crémazie, par M. L. H. Fréchette.*

II.

Sans doute notre littérature n'en est encore qu'à ses premiers essais; le terrain est à peine déblayé sous nos pas; comme autrefois les vieilles forêts en face de nos pères, l'immensité s'étend encore devant nous. Mais enfin les premiers jalons qui indiquent la route à suivre, sont plantés, les premières assises de notre édifice littéraire sont posées. Pourquoi désespérerions-nous de donner à la France une colonie intellectuelle, comme nous lui avons donné une France nouvelle sur ce continent ? Certes, elle ne serait pas moins fière de cet autre joyau ajouté à sa couronne.

Quel est maintenant le devoir de la critique en présence des louables efforts dont nous sommes témoins ? De la direction qu'elle imprimera aux idées dépend, en grande partie, l'avenir des lettres canadiennes. La critique a un double écueil, également dangereux, également fatal, à éviter. D'un côté, une fade flatterie, des éloges prodigués sans discernement, la plupart du temps dans le but de se débarrasser du fardeau d'une critique sérieuse, et qui peuvent perdre les plus beaux talents en les enivrant par de faciles succès. D'un autre côté, le persiflage, qui n'est qu'une forme de l'impuissance, et qui peut jeter le découragement dans certaines intelligences d'autant plus faciles à froisser qu'elles ont toujours le défaut de leurs qualités, une sensibilité exquise inhérente à leur talent. Natures frêles et délicates qui s'étiolent au contact des mesquines passions, et se replient sur elles-mêmes, semblables à la sensitive, souvent pour ne plus se rouvrir.

Une étude attentive, un examen sérieux des ouvrages

qui surgissent, de sobres encouragements, mêlés de conseils graves, telles sont les qualités d'une saine critique, propre, à la fois, à fortifier le talent et à le diriger, à réprimer ses excès et à favoriser son essor. Heureusement que le type du censeur éclairé et judi cieux n'est pas inconnu parmi nous. Qui n'a souvent admiré les fines appréciations, les critiques ingénieuses et délicates de M. Chauveau, dans son *Journal de l'Instruction Publique ?* Poète charmant, orateur et littérateur distingué, il met son expérience au service de toutes les jeunes renommées, leur tend une main amie, et leur offre ses conseils, avec cette grâce parfaite, ce tact exquis, cette sagesse discrète qui décèlent toujours l'ami sous le censeur.

Il est un autre écueil de la critique contre lequel peuvent venir s'échouer bien des tentatives, se briser bien des espérances, et qu'il importe de signaler en passant : c'est le dédain un peu superbe de certaines plumes, d'ailleurs bienveillantes, contre tout ce qui se publie en Canada ; plumes élégantes et finement taillées, mais qui professent une espèce de scepticisme en littérature. Tout en accordant une juste louange au mérite, elles affectent d'établir des parallèles ironiques entre les meilleurs écrivains canadiens et les auteurs français, mettant invariablement une distance immense entre les plus heureuses inspirations, les plus beaux produits de notre sol, et les œuvres du génie français. Certes, nous sommes loin de nous faire illusion sur la faiblesse des débuts littéraires du Canada; mais, d'un autre côté, nous ne sommes pas prêts à délivrer à notre pays, en toute occasion, un brevet d'infériorité. D'ailleurs, c'est précisément à cause de cette faiblesse même qu'il faut se garder de couper les aîles, d'avance, à

toute inspiration. Quelle confiance voulez-vous qu'un écrivain ait dans ses forces, quel élan voulez-vous qu'il prenne, si vous ne cessez de lui crier : "Vous avez beau " vous consumer de travail, quelque effort que vous fas- " siez, vous ne ferez jamais que vous traîner bien loin à " la suite des grands maîtres ; vous ne serez jamais qu'un " pâle imitateur, crayonnant plus ou moins artistement " des pastiches."

Souvent,—les nerfs un peu agacés par ces prédictions blessantes pour l'amour-propre national, et qui peuvent laisser de fâcheuses impressions,—nous avons pris la peine de mettre en regard certaines pages de nos meilleurs auteurs canadiens, poètes ou prosateurs, avec les écrits du même genre des célébrités françaises d'aujourd'hui. Et, nous le disons sans hésiter, nous n'avons pas eu à rougir de la comparaison. Les études de M. Etienne Parent, par exemple : son discours sur le *Spiritualisme*, ses lectures sur *L'Intelligence dans ses rapports avec la Société*, ne dépareraient nullement les ouvrages de M. Victor Cousin. "La largeur des idées," dit M. Rameau après avoir cité un fragment d'une lecture du philosophe canadien, " est admirablement soutenue par l'ampleur de la forme ; de tels livres sont faits pour être appréciés dans tous les pays du monde, et les Canadiens doivent se féliciter d'avoir produit un si vigoureux penseur ; ses travaux doivent leur être précieux à double titre, et comme œuvre éminente et comme œuvre nationale......On peut leur présager une longue jeunesse et une rare énergie dans leur développement à venir." [1]

1. La vérité exige de dire que M. Parent ne s'est pas toujours tenu en garde contre l'influence de la philosophie moderne.

Dans un autre genre, " *L'Episode de* 1759, ou *l'Histoire de Gamache* de M. Ferland peuvent soutenir le parallèle, comme modèle de style, comme fini d'exécution, avec les croquis les plus délicats, les peintures les plus exquises, les pastels achevés de Prosper Mérimée ou d'Octave Feuillet. " La vivacité du trait qui distingue ces tableaux," dit encore M. Rameau après avoir cité une des charmantes esquisses de M. Ferland, " et l'atticisme de l'esprit français, font voir que sur les bords du Saint-Laurent notre langue n'a pas plus dégénéré que notre caractère."

Quant à la poésie, les strophes ravissantes de M. Chauveau sur l'enfance, entre autres le petit bijou littéraire intitulé *La Première Communion*, égalent tout ce que la muse du berceau a inspiré de plus suave et de plus candide à Madame Anaïs Ségalas ou à M. De Beauchesne, et figureraient avec grâce dans le recueil des poésies enfantines de Victor Hugo, qui excellait dans ce genre, avant qu'il eût jeté sa lyre dans la boue.

Mais voici un triomphe que la littérature canadienne, née d'hier, aurait dû, ce semble, attendre encore bien longtemps : notre premier poète national, dans une heure d'inspiration, a osé se mesurer, sur le même sujet, avec le génie poétique le plus merveilleusement doué que la France ait produit depuis le commencement du siècle. Epreuve redoutable, et où la défaite semblait infaillible ; et cependant le poète canadien est sorti victorieux de cette joûte littéraire. Plus d'un lecteur sourira d'incrédulité à cette prétention. Mais que l'on compare le chef-d'œuvre de M. Crémazie, son élégie sur *Les Morts*, avec l'harmonie poétique de M. de Lamartine intitulée *Pensée des Morts*, et l'on sera tenté de croire, après avoir mis les deux pièces en regard, que les

signatures des deux poètes ont été interverties, tant la supériorité du poète canadien est incontestable. Au reste, quelque longue que soit la citation, nous allons mettre le lecteur en mesure de faire lui-même le parallèle, afin de n'être point taxé d'exagération.

Voici d'abord l'élégie de M. de Lamartine :

PENSÉE DES MORTS.

Voilà les feuilles sans sève
Qui tombent sur le gazon ;
Voilà le vent qui s'élève
Et gémit dans le vallon ;
Voilà l'errante hirondelle
Qui rase du bout de l'aile
L'eau dormante des marais ;
Voilà l'enfant des chaumières
Qui glane sur les bruyères
Le bois tombé des forêts.

L'onde n'a plus le murmure
Dont elle enchantait les bois ;
Sous des rameaux sans verdure
Les oiseaux n'ont plus de voix ;
Le soir est près de l'aurore ;
L'astre à peine vient d'éclore,
Qu'il va terminer son tour ;
Il jette par intervalle
Une lueur, clarté pâle
Qu'on appelle encore un jour.

L'aube n'a plus de zéphyre
Sous ses nuages dorés ;
La pourpre du soir expire
Sous les flots décolorés ;
La mer solitaire et vide
N'est plus qu'un désert aride
Où l'œil cherche en vain l'esquif ;
Et sur la grève plus sourde
La vague orageuse et lourde
N'a qu'un murmure plaintif.

La brebis sur les collines
Ne trouve plus le gazon ;
Son agneau laisse aux épines

Les débris de sa toison;
La flûte aux accords champêtres
Ne réjouit plus les hêtres
Des airs de joie ou d'amours;
Toute herbe aux champs est glanée:
Ainsi finit une année,
Ainsi finissent nos jours!

C'est la saison où tout tombe
Aux coups redoublés des vents;
Un vent qui vient de la tombe
Moissonne aussi les vivants:
Ils tombent alors par mille,
Comme la plume inutile
Que l'aigle abandonne aux airs,
Lorsque des plumes nouvelles
Viennent réchauffer ses ailes
A l'approche des hivers.

C'est alors que ma paupière
Vous vit pâlir et mourir,
Tendres fruits qu'à la lumière
Dieu n'a pas laissés mûrir!
Quoique jeune sur la terre,
Je suis déjà solitaire
Parmi ceux de ma saison;
Et quand je dis en moi-même:
"Où sont ceux que ton cœur aime?"
Je regarde le gazon.

Leur tombe est sur la colline,
Mon pied le sait: la voilà!
Mais leur essence divine,
Mais eux, Seigneur, sont-ils là?
Jusqu'à l'indien rivage
Le ramier porte un message
Qu'il rapporte à nos climats;
La voile passe et repasse:
Mais de son étroit espace
Leur âme ne revient pas.

Ah! quand les vents de l'automne
Sifflent dans les rameaux morts,
Quand le brin d'herbe frissonne,
Quand le pin rend ses accords,
Quand la cloche des ténèbres
Balance ses glas funèbres,
La nuit, à travers les bois,
A chaque vent qui s'élève,
A chaque flot sur la grève,
Je dis: "N'es-tu pas leur voix?"

Du moins si leur voix si pure
Est trop vague pour nos sens,
Leur âme en secret murmure
De plus intimes accents;
Au fond des cœurs qui sommeillent,
Leurs souvenirs qui s'éveillent
Se pressent de tous côtés,
Comme d'arides feuillages
Que rapportent les orages
Au tronc qui les a portés.

C'est une mère ravie
A ses enfants dispersés,
Qui leur tend, de l'autre vie,
Ces bras qui les ont bercés;
Des baisers sont sur sa bouche;
Sur ce sein qui fut leur couche
Son cœur les rappelle à soi;
Des pleurs voilent son sourire,
Et son regard semble dire:
"Vous aime-t-on comme moi?"

C'est une jeune fiancée
Qui, le front ceint du bandeau,
N'emporta qu'une pensée
De sa jeunesse au tombeau:
Triste, hélas! dans le ciel même,
Pour revoir celui qu'elle aime
Elle revient sur ses pas,
Et lui dit: "Ma tombe est verte!
Sur cette terre déserte
Qu'attends-tu? Je n'y suis pas!"

C'est un ami de l'enfance,
Qu'aux jours sombres du malheur
Nous prêta la Providence
Pour appuyer notre cœur.
Il n'est plus, notre âme est veuve;
Il nous suit dans notre épreuve
Et nous dit avec pitié:
"Ami, si ton âme est pleine,
De ta joie ou de ta peine
Qui portera la moitié?"

C'est l'ombre pâle d'un père
Qui mourut en nous nommant;
C'est une sœur, c'est un frère,
Qui nous devance un moment.
Sous notre heureuse demeure,
Avec celui qui les pleure,

Hélas ! ils dormaient hier !
Et notre cœur doute encore,
Que le ver déjà dévore
Cette chair de notre chair !

L'enfant dont la mort cruelle
Vient de vider le berceau,
Qui tomba de la mamelle
Au lit glacé du tombeau ;
Tous ceux enfin dont la vie,
Un jour ou l'autre ravie,
Emporte une part de nous,
Murmurent sous la poussière :
" Vous qui voyez la lumière,
De nous vous souvenez-vous ? "

Ah ! vous pleurer est le bonheur suprême,
Mânes chéris de quiconque a des pleurs !
Vous oublier, c'est s'oublier soi-même :
N'êtes-vous pas un débris de nos cœurs ?

En avançant dans notre obscur voyage,
Du doux passé l'horizon est plus beau ;
En deux moitié notre âme se partage,
Et la meilleure appartient au tombeau !

Dieu de pardon ! leur Dieu ! Dieu de leurs pères !
Toi que leur bouche a si souvent nommé,
Entends pour eux les larmes de leurs frères !
Prions pour eux, nous qu'ils ont tant aimé !

Ils t'ont prié pendant leur courte vie,
Ils ont souri quand tu les a frappés !
Ils ont crié : " Que ta main soit bénie ! "
Dieu, tout espoir, les aurais-tu trompés ?

Et cependant pourquoi ce long silence ?
Nous auraient-ils oubliés sans retour ?
N'aiment-ils plus ? Ah ! ce doute t'offense !
Et toi, mon Dieu, n'es-tu pas tout amour ?

Mais, s'ils parlaient à l'ami qui les pleure,
S'ils nous disaient comment ils sont heureux,
De tes desseins nous devancerions l'heure ;
Avant ton jour nous volerions vers eux.

Où vivent-ils ? Quel astre à leur paupière
Répand un jour plus durable et plus doux ?
Vont-ils peupler ces îles de lumière ?
Ou planent-ils entre le ciel et nous ?

Sont-ils noyés dans l'éternelle flamme ?
Ont-ils perdu ces doux noms d'ici-bas,
Ces noms de sœur, et d'amante, et de femme ?
A ces appels ne répondront-ils pas ?

Non, non, mon Dieu ! si la céleste gloire
Leur eût ravi tout souvenir humain,
Tu nous aurais enlevé leur mémoire :
Nos pleurs sur eux couleraient-ils en vain ?

Ah ! dans ton sein que leur âme se noie !
Mais garde-nous nos places dans leur cœur.
Eux qui jadis ont goûté notre joie,
Pouvons-nous être heureux sans leur bonheur ?

Étends sur eux la main de ta clémence :
Ils ont péché ; mais le ciel est un don !
Ils ont souffert ; c'est une autre innocence !
Ils ont aimé ; c'est le sceau du pardon !

Ils furent ce que nous sommes,
Poussière, jouet du vent ;
Fragiles comme des hommes,
Faibles comme le néant !
Si leurs pieds souvent glissèrent,
Si leurs lèvres transgressèrent
Quelque lettre de ta loi,
O Père, ô Juge suprême,
Ah ! ne les vois pas eux-même,
Ne regarde en eux que toi !

Si tu scrutes la poussière,
Elle s'enfuit à ta voix ;
Si tu touches la lumière,
Elle ternira tes doigts ;
Si ton œil divin les sonde,
Les colonnes de ce monde
Et des cieux chancelleront ;
Si tu dis à l'innocence :
"Monte, et plaide en ma présence !"
Tes vertus se voileront.

Mais toi, Seigneur, tu possèdes
Ta propre immortalité ;
Tout le bonheur que tu cèdes
Accroît ta félicité.
Tu dis au soleil d'éclore,
Et le jour ruisselle encore !
Tu dis au temps d'enfanter,
Et l'éternité docile,

Jetant les siècles par mille,
Les répand sans les compter !

Les mondes que tu répares
Devant toi vont rajeunir,
Et jamais tu ne sépares
Le passé de l'avenir.
Tu vis ! et tu vis ! les âges,
Inégaux pour tes ouvrages,
Sont tous égaux sous ta main ;
Et jamais ta voix ne nomme,
Hélas ! ces trois mots de l'homme :
Hier, aujourd'hui, demain !

O Père de la nature,
Source, abîme de tout bien,
Rien à toi ne se mesure ;
Ah ! ne te mesure à rien !
Mets, ô divine clémence,
Mets ton poids dans la balance,
Si tu pèses le néant !
Triomphe, ô vertu suprême,
En te contemplant toi-même !
Triomphe en nous pardonnant !

LES MORTS.

O morts ! dans vos tombeaux vous dormez solitaires,
Et vous ne portez plus le fardeau des misères
    Du monde où nous vivons.
Pour vous le ciel n'a plus d'étoiles ni d'orages,
Le printemps, de parfums, l'horizon, de nuages,
    Le soleil, de rayons.

Immobiles et froids dans la fosse profonde,
Vous ne demandez pas si les échos du monde
    Sont tristes ou joyeux ;
Car vous n'entendez plus les vains discours des hommes,
Qui flétrissent le cœur et qui font que nous sommes
    Méchants et malheureux.

Le vent de la douleur, le souffle de l'envie,
Ne vient plus dessécher, comme au jour de la vie,
    La moelle de vos os ;
Et vous trouvez ce bien au fond du cimetière,
Que cherche vainement notre existence entière,
    Vous trouvez le repos.

Tandis que nous allons, pleins de tristes pensées,
Qui tiennent tout le jour nos âmes oppressées,
Seuls et silencieux,
Vous écoutez chanter les voix du sanctuaire
Qui vous viennent d'en haut et passent sur la terre
Pour remonter aux cieux.

Vous ne demandez rien à la foule qui passe
Sans donner seulement aux tombeaux qu'elle efface
Une larme, un soupir ;
Vous ne demandez rien à la brise qui jette
Son haleine embaumée à la tombe muette,
Rien, rien qu'un souvenir.

Toutes les voluptés où notre âme se mêle,
Ne valent pas pour vous un souvenir fidèle,
Cette aumône du cœur,
Qui s'en vient réchauffer votre froide poussière,
Et porte votre nom, gardé par la prière,
Au trône du Seigneur.

Hélas ! ce souvenir que l'amitié vous donne,
Dans le cœur meurt avant que le corps n'abandonne
Ses vêtements de deuil,
Et l'oubli des vivants, pesant sur votre tombe,
Sur vos os décharnés plus lourdement retombe
Que le plomb du cercueil !

Notre cœur égoïste au présent seul se livre,
Et ne voit plus en vous que les feuillets d'un livre
Que l'on a déjà lus ;
Car il ne sait aimer dans sa joie ou sa peine
Que ceux qui serviront son orgueil ou sa haine :
Les morts ne servent plus.

A nos ambitions, à nos plaisirs futiles,
O cadavres poudreux vous êtes inutiles !
Nous vous donnons l'oubli.
Que nous importe à nous ce monde de souffrance
Qui gémit au-delà du mur lugubre, immense
Par la mort établi ?

On dit que souffrant trop de notre ingratitude,
Vous quittez quelquefois la froide solitude,
Où nous vous délaissons ;
Et que vous paraissez au milieu des ténèbres
En laissant échapper de vos bouches funèbres
De lamentables sons.

Tristes, pleurantes ombres,
Qui, dans les forêts sombres,
Montrez vos blancs manteaux,
Et jetez cette plainte
Qu'on écoute avec crainte
Gémir dans les roseaux ;

O lumières errantes !
Flammes étincelantes,
Qu'on aperçoit la nuit
Dans la vallée humide,
Où la brise rapide
Vous promène sans bruit ;

Voix lentes et plaintives,
Qu'on entend sur les rives
Quand les ombres du soir
Epaississant leur voile
Font briller chaque étoile
Comme un riche ostensoir ;

Clameur mystérieuse,
Que la mer furieuse
Nous jette avec le vent,
Et dont l'écho sonore
Va retentir encore
Dans le sable mouvant ;

Clameur, ombres et flammes,
Etes-vous donc les âmes
De ceux que le tombeau,
Comme un gardien fidèle,
Pour la nuit éternelle
Retient dans son réseau ?

En quittant votre bière,
Cherchez-vous sur la terre
Le pardon d'un mortel ?
Demandez-vous la voie
Où la prière envoie
Tous ceux qu'attend le ciel ?

Quand le doux rossignol a quitté les bocages,
Quand le ciel gris d'automne, amassant ses nuages,
Prépare le linceul que l'hiver doit jeter
Sur les champs refroidis, il est un jour austère,
Où nos cœurs, oubliant les vains soins de la terre,
Sur ceux qui ne sont plus aiment à méditer.

C'est le jour où les morts abandonnant leurs tombes,
Comme on voit s'envoler de joyeuses colombes,
S'échappent un instant de leurs froides prisons ;
En nous apparaissant, ils n'ont rien qui repousse ;
Leur aspect est rêveur et leur figure est douce,
Et leur œil fixe et creux n'a pas de trahisons.

Quand ils viennent ainsi, quand leur regard contemple
La foule qui pour eux implore dans le temple
La clémence du ciel, un éclair de bonheur,
Pareil au pur rayon qui brille sur l'opale,
Vient errer un instant sur leur front calme et pâle
Et dans leur cœur glacé verse un peu de chaleur.

Tous les élus du ciel, toutes les âmes saintes,
Qui portent leur fardeau sans murmure et sans plaintes
Et marchent tout le jour sous le regard de Dieu,
Dorment toute la nuit sous la garde des anges,
Sans que leur œil troublé de visions étranges
Aperçoive en rêvant des abîmes de feu ;

Tous ceux dont le cœur pur n'écoute sur la terre
Que les échos du ciel, qui rendent moins amère
La douloureuse voie où l'homme doit marcher,
Et, des biens d'ici-bas reconnaissant le vide,
Déroulent leur vertu comme un tapis splendide,
Et marchent sur le mal sans jamais le toucher ;

Quand les hôtes plaintifs de la cité pleurante,
Qu'en un rêve sublime entrevit le vieux Dante,
Paraissent parmi nous en ce jour solonnel,
Ce n'est que pour ceux-là. Seuls ils peuvent entendre
Les secrets de la tombe. Eux seuls savent comprendre
Ces pâles mendiants qui demandent le ciel.

Les cantiques sacrés du barde de Solyme,
Accompagnant de Job la tristesse sublime,
Au fond du sanctuaire éclatent en sanglots ;
Et le son de l'airain, plein de sombres alarmes,
Jette son glas funèbre et demande des larmes
Pour les spectres errants, nombreux comme les flots.

Donnez donc en ce jour, où l'église pleurante,
Fait entendre pour eux une plainte touchante,
Pour calmer vos regrets, peut-être vos remords ;
Donnez, du souvenir ressuscitant la flamme,
Une fleur à la tombe, une prière à l'âme,
Ces deux parfums du ciel qui consolent les morts.

Priez pour vos amis, priez pour votre mère,
Qui vous fit d'heureux jours dans cette vie amère,
Pour les parts de vos cœurs dormant dans les tombeaux.
Hélas ! tous ces objets de vos jeunes tendresses
Dans leur étroit cercueil n'ont plus d'autres caresses
Que les baisers du ver qui dévore leurs os.

Priez pour l'exilé, qui, loin de sa patrie,
Expira sans entendre une parole amie ;
Isolé dans sa vie, isolé dans sa mort,
Personne ne viendra donner une prière,
L'aumône d'une larme à la tombe étrangère !
Qui pense à l'inconnu qui sous la terre dort ?

Priez encor pour ceux dont les âmes blessées,
Ici-bas n'ont connu que les sombres pensées
Qui font les jours sans joie et les nuits sans sommeil ;
Pour ceux qui, chaque soir, bénissant l'existence,
N'ont trouvé, le matin, au lieu de l'espérance,
A leurs rêves dorés qu'un horrible réveil.

Ah ! pour ces parias de la famille humaine,
Qui, lourdement chargés de leur fardeau de peine,
Ont monté jusqu'au bout l'échelle de douleur,
Que votre cœur touché vienne donner l'obole
D'un pieux souvenir, d'une sainte parole,
Qui découvre à leurs yeux la face du Seigneur.

Apportez ce tribut de prière et de larmes,
Afin qu'en ce moment terrible et plein d'alarmes,
Où de vos jours le terme enfin sera venu,
Votre nom, répété par la reconnaissance,
De ceux dont vous aurez abrégé la souffrance,
En arrivant là haut ne soit pas inconnu.

Et prenant ce tribut, un ange aux blanches ailes,
Avant de le porter aux sphères éternelles,
Le dépose un instant sur les tombeaux amis ;
Et les mourantes fleurs du sombre cimetière,
Se ranimant soudain au vent de la prière,
Versent tous leurs parfums sur les morts endormis.

L'incontestable supériorité de la dernière pièce nous dispense de tout commentaire. Nous remarquerons seulement que le triomphe du poète canadien est d'autant plus surprenant que l'*Harmonie* de M. de Lamartine appartient à l'époque où, dans tout l'éclat de

son génie, qualifié alors *d'angélique*, il n'était pas encore arrivé à cette pente fatale d'où il est tombé, de chute en chute, jusqu'à la *Chute d'un Ange.* D'autre part, on se tromperait si l'on s'imaginait que l'élégie des *Morts* de M. Crémazie est un chef-d'œuvre isolé au milieu de poésies sans grande valeur. *Le vieux soldat canadien,—Un soldat de l'Empire,—A la mémoire de M. de Fenouillet,* sont des pièces hors ligne où l'élan de la pensée, le souffle lyrique, rivalisent avec l'éclat du rhythme et la perfection du style. Le chant intitulé *Castelfidardo,* remarquable par l'ampleur et la conception philosophique, se termine par deux strophes sublimes. Après avoir montré la papauté assaillie par les rois, il continue ainsi :

Mais rendus aux pieds de ce trône
Qui brille d'un éclat divin,
Quand ils eurent sur ta couronne
Porté leur sacrilége main,
Ces fiers souverains de la terre,
Eperdus, s'arrêtèrent là ;
Derrière la chaire de Pierre
Ils venaient de voir Jéhova !

Et quand le vieux monde en ruines
Sombrait dans les gouffres ouverts,
Debout sur les saintes collines,
Ta voix bénissait l'univers.
Et dans cette nuit sans aurore
Que feront les soleils mourants,
Seul tu resteras encore
Pour fermer les portes du Temps !

III

Il serait facile de continuer ce parallèle et ces rapprochements, à l'honneur du génie national ; mais ceux que nous venons de faire prouvent surabondamment que la veine intellectuelle est loin d'être tarie en

Canada. Si nous avons tardé longtemps à diriger notre attention vers la culture des lettres, c'est qu'après de faibles commencements, des guerres interminables, au lendemain des désastres de la conquête, nous avions tant de précieuses choses à sauver du naufrage ! notre foi, notre langue, nos lois, toutes nos libertés, la patrie tout entière. Il y a lieu même de s'étonner des progrès qui ont été faits, malgré tant d'obstacles.[1]

Ainsi rien ne justifie les prévisions sceptiques de

---

1. Si l'on voulait faire l'historique de nos origines littéraires, il y aurait une étude curieuse à écrire sur l'influence qu'ont exercé, sur les lettres canadiennes, les diverses écoles qui se sont succédées en France, depuis la vieille école du dix-huitième siècle, en passant par Jean-Baptiste Rousseau et Delille, alors que l'on ne pouvait composer un vers sans avoir un dictionnaire de mythologie sous son chevet, jusqu'à celle de Chateaubriand et de Lamartine, qui ont renversé de leur piédestal vermoulu les vieilles divinités de l'Olympe, et n'ont écouté que les inspirations de la muse catholique. On pourrait suivre, avec une transparence parfaite, toutes les évolutions de la pensée, depuis les premiers couplets que chantaient, sur les remparts de Carillon et d'Oswego, les chansonniers canadiens, jusqu'aux inspirations de MM. Lajoie, Fiset, La Rue, Crémazie, etc., etc. D'autres entreprendront un jour ce travail intéressant. Nous ne pouvons que jeter, en passant, quelques fleurs d'immortelles sur deux tombes qui se sont fermées trop tôt, celle de M. Patrice Lacombe, l'auteur de *La Terre Paternelle*, observateur délicat, écrivain spirituel, que les soucis de la vie ont arraché aux lettres après ses premiers essais; et celle de M. Lenoir, ce talent si sympathique, et parfois si énergique.

Il y aurait aussi une étude spéciale à faire sur les progrès du *Journalisme*. Nommons seulement deux de ses plus vaillants champions, aujourd'hui retirés de l'arène, MM. E. Parent et J. C. Taché.

certains esprits superficiels, à l'égard de notre avenir littéraire. Au fond, ce sentiment prend sa source dans une pensée antipatriotique, qu'on n'ose s'avouer ou proclamer : on ne croit pas à notre avenir intellectuel, parce qu'on n'a pas foi dans notre avenir national... Mais, heureusement, ces voix isolées ne trouvent point d'écho.

Nous pouvons donc l'affirmer avec une légitime assurance, le mouvement qui se manifeste actuellement, ne s'arrêtera pas, il progressera rapidement, et aura pour résultat de glorieuses conquêtes dans la sphère des intelligences. Oui, nous aurons une littérature indigène, ayant son cachet propre, original, portant vivement l'empreinte de notre peuple, en un mot, une littérature nationale.

On peut même prévoir d'avance quel sera le caractère de cette littérature.

Si, comme il est incontestable, la littérature est le reflet des mœurs, du caractère, des aptitudes, du génie d'une nation, si elle garde aussi l'empreinte des lieux d'où elle surgit, des divers aspects de la nature, des sites, des perspectives, des horizons, la nôtre sera grave, méditative, spiritualiste, religieuse, évangélisatrice comme nos missionnaires, généreuse comme nos martyrs, énergique et persévérante comme nos pionniers d'autrefois ; et en même temps elle sera largement découpée, comme nos vastes fleuves, nos larges horizons, notre grandiose nature, mystérieuse comme les échos de nos immenses et impénétrables forêts, comme les éclairs de nos aurores boréales, mélancolique comme nos pâles soirs d'automne enveloppés d'ombres vaporeuses,— comme l'azur profond, un peu sévère de notre ciel,

—chaste et pure comme le manteau virginal de nos longs hivers.

Mais surtout elle sera essentiellement croyante, religieuse ; telle sera sa forme caractéristique, son expression; sinon elle ne vivra pas, elle se tuera elle-même. C'est sa seule condition d'être; elle n'a pas d'autre raison d'existence; pas plus que notre peuple n'a de principe de vie sans religion, sans foi ; du jour où il cessera de croire, il cessera d'exister. Incarnation de sa pensée, verbe de son intelligence, la littérature suivra ses destinées.

Ainsi sa voie est tracée d'avance : elle sera le miroir fidèle de notre petit peuple, dans les diverses phases de son existence, avec sa foi ardente, ses nobles aspirations, ses élans d'enthousiasme, ses traits d'héroïsme, sa généreuse passion de dévouement. Elle n'aura point ce cachet de réalisme moderne, manifestation de la pensée impie, matérialiste ; mais elle n'en aura que plus de vie, de spontanéité, d'originalité, d'action.

Qu'elle prenne une autre voie, qu'elle fausse sa route, elle sèmera dans un sillon stérile ; et le germe, qui est déjà déposé, mourra dans son enveloppe d'où il s'échappe à peine, desséché par le vent du siècle, comme ces fleurs hâtives qui s'entr'ouvrent aux premiers rayons du printemps, mais que le souffle de l'hiver flétrit avant qu'elles aient eu le temps de s'épanouir.

Heureusement que, jusqu'à ce jour, notre littérature a compris sa mission, celle de favoriser les saines doctrines, de faire aimer le bien, admirer le beau, connaître le vrai, de moraliser le peuple en ouvrant son âme à tous les nobles sentiments, en murmurant à son oreille, avec les noms chers à ses souvenirs, les actions qui les ont rendus dignes de vivre, en couron-

nant leurs vertus de son auréole, en montrant du doigt les sentiers qui mènent à l'immortalité. Voilà pourquoi nous avons foi dans son avenir.

IV

Quelle action la Providence nous réserve-t-elle en Amérique? Quel rôle nous appelle-t-elle à y exercer? Représentants de la race latine, en face de l'élément anglo-saxon, dont l'expansion excessive, l'influence anormale doivent être balancées, de même qu'en Europe, pour le progrès de la civilisation, notre mission et celle des sociétés de même origine, éparses sur ce continent, est d'y mettre un contre-poids en réunissant nos forces, d'opposer au positivisme anglo-américain, à ses instincts matérialistes, à son égoïsme grossier, les tendances d'un ordre plus élevé qui sont l'apanage des races latines, une supériorité incontestée dans l'ordre moral et intellectuel, dans le domaine de la pensée.

"Il ne nous semble point être dans la destiné du Canada," dit avec beaucoup de justesse M. Rameau, "d'être une nation industrielle ou commerciale; il ne faut point forcer sa nature et dédaigner des aptitudes réelles pour en rechercher d'imaginaires; non pas qu'il faille pour cela négliger le nécessaire; on peut, comme nous le faisons en France, s'adonner aux sciences et aux beaux arts, et cependant entretenir un mouvement d'industrie et de commerce proportionné à l'importance de son pays. Mais en attribuant le premier rang à l'agriculture, à la science et aux arts libéraux, les Canadiens auront plus fait pour la consolidation de leur nationalité et l'extension de leur influence, qu'ils ne pourraient obtenir avec de grosses armées et de riches trésors.

Tandis qu'aux Etats-Unis les esprits s'absorbent avec une préoccupation épuisante dans le commerce, dans l'industrie, dans l'adoration du veau d'or, il appartient au Canada de s'approprier avec désintéressement et une noble fierté le côté intellectuel, scientifique et artistique du mouvement américain, en s'adonnant avec préférence au culte du sentiment, de la pensée et du beau. C'est en effet à cette prééminence de l'esprit que la France doit la meilleure part de son influence en Europe."

Tel est aussi le partage réservé à la France américaine; telle est l'action spéciale qui nous est départie par la nature de notre esprit, les tendances spiritualistes de nos croyances catholiques, nos inclinations artistiques, la puissance de généralisation de notre intelligence, aussi bien que par les circonstances de lieux et de relations dans lesquelles nous sommes placés. Et, certes, nous n'avons pas à nous en plaindre; car c'est en quelque sorte la meilleure part de l'Evangile, celle de la poétique Marie, en opposition à celle de Marthe l'affairée. L'infériorité du nombre et de la fortune n'empêche nullement de conquérir cette situation, qui tôt ou tard devient toujours la première.[1]

---

1. E. Rameau—L'auteur de *La France aux Colonies*, qui a si admirablement compris le caractère canadien et a fait preuve d'une si profonde connaissance de notre histoire, a écrit un chapitre rempli d'aperçus lumineux sur notre avenir moral et intellectuel. Après une étude attentive des œuvres du génie américain et de nos débuts littéraires, il a remarqué en nous les germes d'une supériorité intellectuelle, qui est bien propre à nous faire augurer favorablement des destinées de la littérature canadienne. " C'est à peine, dit-il, si ce petit peuple, abandonné en 1760 dans une entière ignorance par toute l'aristocratie sociale,

Car dans la lutte des deux puissances, l'idée finit toujours par l'emporter sur la force, a dit un homme

---

commence à se relever et à renaître à la vie intellectuelle, tandis qu'il y a déjà près d'un siècle et demi que les Etats-Unis possèdent un développement littéraire et scientifique parfaitement complet ; cependant, lorsque l'on passe de l'étude des uns à l'étude des autres, une différence tranchée saisit l'esprit et lui signale l'instinct plus artistique, la forme plus polie et le goût plus pur, dont on reconnaît déjà l'influence chez l'écrivain canadien ; il a naturellement, mieux le sentiment du beau, comme chez nous l'Italien a mieux le sentiment musical ! Mais ce qui frappe surtout, c'est que partout chez eux on sent plus ou moins l'ampleur de la conception tendre instinctivement vers cette puissance des idées générales qui forme la sphère supérieure des opérations de l'esprit humain ; caractère qui fait défaut chez presque tous les écrivains américains.

" Chose unique dans l'histoire, continue-t-il, le peuple américain placé en face de la nature la plus grande et la plus riche qui soit au monde, ayant devant lui toute la poésie des solitudes fécondes, n'a jamais trouvé dans son âme aucun écho qui y répondît. Les Américains sont restés froids devant ce spectacle magnifique, comme le marchand habile qui fait ses affaires en passant à travers les merveilles du monde, sans perdre son temps à les considérer. Cooper, il est vrai, a eu le sentiment de cette situation, mais on ne peut nier que généralement ses œuvres manquent de puissance et de chaleur ; et qui pourrait dire qu'il n'eût jamais rien produit, si Walter Scott n'avait pas écrit avant lui ? "

La raison de cette stérilité, dont semblent frappées les intelligences américaines, est facile à saisir : c'est que l'égoïsme et la passion de l'or ont étouffé en eux la vie de l'âme, le sentiment, l'amour, cette source féconde d'où découlent les grandes pensées et les nobles actions, ce foyer divin où s'allume le feu sacré de l'enthousiasme et de l'inspiration, qui fait éclore le génie.

qui s'entendait en puissance matérielle, l'empereur Napoléon premier.[1]

A moins d'une de ces réactions souveraines, dont on n'aperçoit aucun indice, ce vaste *marché d'hommes*, qui s'appelle le peuple américain, aggloméré sans autres principes de cohésion que les intérêts cupides, s'écrasera sous son propre poids. Qui nous dit qu'alors le seul peuple de l'Amérique du Nord, (tout naissant qu'il soit aujourd'hui,) qui possède la sève qui fait vivre, les principes immuables d'ordre et de moralité, ne s'élèvera pas comme une colonne radieuse au milieu des ruines accumulées autour de lui? Que reste-t-il aujourd'hui de ces empires primitifs, qui ont tant pesé jadis sur l'Afrique et l'Asie, les colosses de Babylone et d'Egypte; tandis que l'éclat immortel, dont brillèrent les petites républiques de la Grèce, se projette jusque dans l'avenir?

Utopie! Chimère! s'écriera-t-on!—Mais n'y eut-il que l'espoir de réaliser une faible part de ce rêve légitime, ne serait-ce pas déjà un mobile suffisant pour enflammer le patriotisme d'une jeunesse enthousiaste, studieuse et intelligente? Ah! s'il nous était donné de nous adresser à la jeune génération qui voit l'avenir souriant lui tendre les bras, nous lui dirions avec l'accent de cette affectueuse émotion que l'on éprouve au sortir d'un âge auquel on vient de dire adieu:

---

1. "—Fontanes, disait-il un jour au grand maître de l'Université, savez-vous ce que j'admire le plus dans le monde? C'est l'impuissance de la force pour organiser quelque chose. Il n'y a que deux puissances dans le monde, le sabre et l'esprit. J'entends par l'esprit les institutions civiles et religieuses. A la longue, le sabre est toujours battu par l'esprit."

— Vous avez devant vous une des plus magnifiques carrières qu'il soit donné à des hommes d'ambitionner. Issus de la nation la plus chevaleresque et la plus intelligente de l'Europe, vous êtes nés—à une époque où le reste du monde a vieilli—dans une patrie neuve, d'un peuple jeune et plein de sève. Vous avez dans l'âme et sous les yeux toutes les sources d'inspiration : au cœur, de fortes croyances ; devant vous, une gigantesque nature, où semblent croître d'elles-mêmes les grandes pensées ; une histoire féconde en dramatiques évéments, en souvenirs héroïques. Vous pouvez, si vous savez exploiter ces ressources inépuisables, créer des œuvres d'intelligence qui s'imposeront à l'admiration, et vous mettront à la tête du mouvement intellectuel, dans cette hémisphère. Souvenez-vous que *noblesse oblige*, et que c'est à vous de couronner dignement le monument élevé par vos aïeux, et d'y graver leurs exploits en caractère dignes d'eux et de vous. Mais souvenez-vous aussi que vos pères n'ont conquis le sol de la patrie que par les sueurs et le travail, et que ce n'est que par le travail et les sueurs que vous parviendrez à conquérir la patrie intellectuelle. D'une main saisissant les trésors du passé, de l'autre ceux de l'avenir, et les réunissant aux richesses du présent, vous élèverez un édifice qui sera, avec la religion, le plus ferme rempart de la nationalité canadienne.

L'abbé H. R. Casgrain.

LE BON PAUVRE.

...Dieu mit ces degrés aux fortunes humaines.
Les uns vont tout courbés sous le fardeau des peines;
Au banquet du bonheur bien peu sont conviés.
Tous n'y sont point assis également à l'aise.
Une loi, qui d'en bas semble injuste et mauvaise,
Dit aux uns : jouissez ! aux autres : enviez !

V. H.

Ah ! je sais que la vie est un banquet suave,
Une longue fête pour vous ;
Vos chants toutes les nuits m'éveillent dans ma cave :
Frères, je ne suis pas jaloux.

Dieu n'a-t-il pas placé sur les cîmes sereines
Le beau cèdre au riche manteau ?
Et le long des torrents, courbé sous leurs haleines,
Le pâle et frissonnant roseau ?

Malheur au pauvre aigri qui de sa lèvre torse
Où flotte une écume de fiel,
Insulte à la justice, à l'amour, à la force
De ce Dieu qui créa le ciel !

Non, jamais je ne dis une parole amère ;
    Mon regard, troublé par les pleurs,
Ne s'est jamais dressé contre la main sévère
    Qui m'a brisé dans les douleurs.

O Christ ! devant ton front que les épines ceignent
    Je bénis mon sort et ta loi.
N'as-tu pas dit : " Heureux celui dont les pieds saignent
    " Sur les ronces, derrière moi ?

" Il faut que l'homme souffre en son corps, en son âme ;
    " Seule une larme est un trésor.
" Les pauvres brilleront au ciel comme une flamme,
    " Et tiendront une palme d'or."

Tu comptes tous nos pas, nos peines infinies :
    Tu le dis, soudain je te crois.....
Frappe donc, ô douleur ! redoublez, avanies,
    Que je tombe sous votre poids !

Mon pauvre cœur, semblable à l'épi qu'on flagelle,
    Reste vide après tant de coups.....
Mais que j'aie une larme à mon heure mortelle,
    O Christ, à verser sur tes clous !

ALFRED GARNEAU.

UN NAUFRAGE DANS LE GOLFE.

Un soir de l'automne de 1855, un pilote de mes amis me fit le récit suivant :

“ Il y a de cela vingt ans ; c'était en 1835, l'année d'après le deuxième choléra. On était au premier décembre, et à cette date, comme vous savez, on peut compter sans peine le nombre des navires qui flottent dans le port de Québec.

Ce jour-là donc, la goëlette “ Sir John Goldenspring ” capitaine Gardner, appareillait, et moi, pilote, je devais la conduire jusqu'au bas du fleuve.

Nous partons. Temps sec et froid ; deux pouces de glace sur le pont et sur les cordages qui brillent comme des diamants ; cependant une belle brise de vent d'ouest nous mène en route jusqu'à l'Ile-aux-Oies. Ici, comme il se faisait tard, nous mouillons.

Durant la nuit, il fit un froid des plus intenses, tellement que le lendemain matin, à notre réveil, le fleuve était tout couvert de glaçons ; nous aurions pu, sans difficulté, nous rendre à pied depuis notre navire jusqu'à l'Islet.

Malgré ce contre-temps, nous appareillons.—Pendant deux jours et deux nuits, notre bâtiment resta pris dans les glaces, allant et venant en haut et en bas, au gré de la marée. Nous n'osâmes pas jeter nos ancres, craignant que notre bâtiment ne fût coupé en deux.

Au bout du deuxième jour, le vent tourne encore à l'ouest ; nous nous trouvions alors à la hauteur de Kamouraska. Comme le chenal du sud était complètement obstrué par les banquises, nous filons par le nord des îles.

Au Cap Sainte-Anne, un coup de vent emporte une partie de nos voiles ; malgré cela, nous atteignons l'île d'Anticosti. Ici le vent tourne à l'est, et nous hêlons un bâtiment en détresse, le *Columbus* ;—quelques jours auparavant, ce bâtiment était avec nous dans la traverse de Saint-Roch.

Nous recueillons l'équipage, et prenons au navire abandonné les voiles qui nous manquent.

Le lendemain, une tempête de sud-ouest, accompagnée d'une furieuse bordée de neige, nous pousse nous ne savons trop dans quelle direction. Vers dix heures du soir, le temps s'éclaircit, et, à notre grande surprise, nous nous trouvons tout près de terre, par le travers d'une grande baie que nous avons appris plus tard être la baie Saint-George, Terre-Neuve.

Ici une grande discussion s'élève ; l'un veut aller au sud, l'autre au nord, celui-ci, à l'est, celui-là, à l'ouest. Le capitaine Gardner était malade et cloué à son lit. Comme nous avions dépassé la limite du pilotage, la charge du bâtiment était tombée aux mains du capitaine que nous avions recueilli. Or, ce capitaine n'était pas de la tempérance totale........ au contraire, il levait souvent le coude. Ajoutez à cela qu'il en était à son deuxième voyage en Canada, et vous aurez une idée des connaissances de ce garnement.

Après avoir longtemps discuté, argumenté, moi qui n'avais pas clos l'œil depuis sept jours, et qui avais

la tête pas mal pesante, je descends à ma chambre et m'endors, non sans avoir bien recommandé à mon apprenti de rester sur le pont, et de m'avertir s'il survenait quelque chose.

Je dormais depuis quelques minutes seulement, quand, tout à coup, une secousse violente m'éveille en sursaut ;—je saute à bas de mon lit, et tombe...... dans l'eau jusqu'aux genoux.

Je regarde en haut, et par l'ouverture pratiquée au plafond de ma chambre, je crie à mes gens de venir à mon aide ; ils me saisissent par les bras, et me hissent sur le pont, moi et un chat, qui, se trouvant par hasard dans ma chambre, chercha un refuge sur mes épaules.

A peine étais-je rendu sur le pont que le navire s'ouvrit en deux.

Nous n'étions qu'à un arpent et demi de terre à peu près, mais l'eau etait très-profonde. Quelle nuit, grand Dieu ! De l'eau, de la neige, de la glace partout ! Chacun se lamente à sa manière ; l'un prie, l'autre jure. Patrick, le seul irlandais catholique de l'équipage, prie avec une ferveur à faire sortir les larmes ; le capitaine, au contraire, (celui que nous avions recueilli) pousse des blasphèmes capables d'épouvanter les cieux. " Taistoi donc, criait-il à Patrick, crois-tu que le bon Dieu peut nous voir ici, derrière ce maudit cap qui est là ?" En disant ces mots, il se jette à la mer et gagne terre à la nage. Chacun en fait autant. Dans l'espace d'une demi-heure le bâtiment avait été réduit en pièces, et nous ne restâmes plus que deux cramponnés à un des débris du navire : le capitaine Gardner et moi.

Nous tenons conseil. Le capitaine veut que je me jette à l'eau : " C'est bien aisé, lui dis-je, je ne sais pas nager, et vais gagner le fond comme une ancre." Quant

à lui, il ne fait ni un ni deux, il s'élance à la mer ;..... je le vis s'enfoncer sous l'eau pour ne plus revenir.

Me voilà seul. Il n'y a pas de temps à perdre, et bon gré mal gré, il faut bien prendre mon parti. Je regarde autour de moi, et tout à coup, j'aperçois, derrière le bâtiment, une ligne blanchâtre où la mer vient déferler. "Il faut que ce soit là, me dis-je à moi-même, ou un rescif, ou un ras de courant." J'examine encore, je jette une pièce de bois dans cette raie blanche, et voyant qu'elle reste stationnaire, sans monter ni descendre, je conclus que c'est une ligne de rochers. Je lâche les cordages, et me laisse glisser ;...... heureusement j'atteins le fond ayant de l'eau jusque sous les bras.

Je suis la ligne blanche, sondant le terrain à l'aide d'un bâton qui m'était tombé sous la main, je ne sais trop comment, et m'appuyant solidement sur mes deux jambes, à chaque vague, pour n'être pas jeté sur le côté. Enfin, avec la grâce de Dieu, j'atteins le rivage.

Ici nous nous comptons. Trois manquent à l'appel : le capitaine Gardner, que j'avais vu se noyer sous mes yeux, un homme de l'équipage qui s'était noyé également, et le maître d'hôtel que nous parvînmes à retirer de l'eau avec la plus grande difficulté, mais qu'à cause de son épuisement, nous laissâmes mourir tranquillement sur un rocher. Nous étions vingt-cinq avant le naufrage; notre nombre se trouvait donc réduit à vingt-deux, sans abri, sans nourriture, dans la neige jusqu'aux genoux, ne sachant pas où nous étions, encore moins de quel côté nous diriger.

Devant nous, un cap haut de cinq-cents pieds, tout couvert de neige ; derrière nous, la mer ! Pour tous vêtements, j'avais des bas aux pieds, des caleçons aux

jambes, l'épaisseur de ma chemise toute mouillée sur les épaules ; du reste nu-mains, nu-tête.

Nous nous décidons à gravir le cap ; ce n'était pas chose facile. Pour mon compte, je l'ai redescendu deux fois, beaucoup plus vite que je ne l'aurais voulu, roulant avec la neige, et ne m'arrêtant à chaque fois que quand j'avais l'eau sous les bras. Enfin, après une troisième tentative, je parvins au sommet: cette ascension m'avait coûté la perte de mes bas.

Une fois sur le cap, une nouvelle question se présente. De quel côté faut-il se diriger ? Comme la brise était très-forte, et qu'elle soulevait une *poudrerie* à nous aveugler, nous décidons de gagner la forêt, qui nous promettait, au moins, un peu d'abri.

Nous voilà donc en route, et nous marchons..... marchons.... marchons encore pendant trois mortels jours et autant de nuits, toujours au milieu de la neige, n'ayant pour réparer nos forces épuisées que quelque grappes de *pimbina* que nous trouvons ça et là dans la forêt. Enfin au bout de la troisième journée, nous nous pensions bien loin du lieu de notre naufrage, sur le point de découvrir quelques habitations peut-être, lorsque, —jugez de notre désespoir—nous venons aboutir juste à l'endroit d'où nous étions partis ; vous savez que c'est là ce qui arrive souvent aux personnes non habituées à marcher dans les bois. Quelques-uns de nous, parmi lesquels mon apprenti, se rendirent au bâtiment, dans l'espoir de retrouver quelques provisions ; ils ne découvrirent qu'un os de bœuf dont ils sucèrent la moelle, et deux ou trois biscuits trempés d'eau salée ; —j'en eus un pour ma part.

Reprenant notre courage à deux mains, nous nous remettons de nouveau en route. Durant les quatre

jours précédents, pas un de nous n'était mort; le cinquième jour, six moururent, et j'ai remarqué que tous ceux qui ont cédé au sommeil ont eu le même sort, à l'exception de moi et de deux autres dont je vous parlerai tout-à-l'heure.

Ce fut ce jour là-même que mourut ce pauvre Patrick avec qui je m'étais associé, comme compagnon de route. Pauvre Patrick! je me rappelle encore toutes les circonstances de sa mort, comme si c'était aujourd'hui; il me semble le voir encore;..... tout à coup il se jette par terre et me dit: "Pilote, je vais mourir!...... Quand je ne serai plus, tu prendras mon gilet, mes souliers et mon casque, tu me tourneras la tête vers le nord, tu recouvriras mon corps de branches....."—Ce furent là ses dernières paroles; l'instant d'après il avait rendu le dernier soupir.

Epuisé de fatigue, je m'étendis sur son cadavre et m'endormis. Je me réveillai au bout de je ne sais combien de temps; et, à mon réveil, je fus tout étonné de voir mes pieds et mes jambes roides comme des barres de fer.

Je m'emparai du casque de Patrick dont je coupai les attaches avec mon couteau, je lui enlevai son gilet, et ses souliers. Je fis des efforts pour lui tourner la tête vers le nord, ainsi qu'il me l'avait si bien recommandé, je voulus casser des branches pour recouvrir son cadavre, je ne le pus, les forces me manquèrent.

Ce jour-là encore mourut notre chien, un gros dogue qui n'avait fait que pousser les hurlements les plus plaintifs depuis notre naufrage, et qui succomba à la fatigue et à l'épuisement.

A partir de ce moment il me passa de drôles d'idées

par la tête ; j'avais l'esprit tout troublé. Tantôt, il me semblait voir se dresser devant moi de magnifiques châteaux ; tantôt je croyais entendre les chiens aboyer ; tantôt encore je voyais la fumée sortir des cheminées, et me flattais de voir bientôt un terme à nos souffrances. Vaine illusion ! c'étaient des têtes de sapins et d'épinettes que je prenais pour des châteaux.

Cependant, nous marchions toujours......... et huit grandes journées s'étaient écoulées depuis notre naufrage. Deux matelots, deux beaux-frères, demandèrent comme une faveur qu'on les étendît l'un en face de l'autre, qu'on les recouvrît de neige jusqu'au cou, et qu'on les laissât mourir ; c'est ce que nous fîmes.

Vers la fin de cette journée, nous trouvâmes une hache dans le bois ; un peu plus loin nous aperçûmes une grange remplie de foin, et dans laquelle nous découvrîmes un morceau de beurre et quelques biscuits ; je voulus rester ici, déclarant à mes compagnons que je n'avais pas la force d'aller plus loin.

Ce fut alors qu'un jeune matelot de l'équipage, d'une force et d'un courage plus qu'humains, vint à mon aide et me força de le suivre, me disant que tant qu'il me resterait un souffle de vie, il m'obligerait à marcher. Sans ce jeune homme, qui répondait au nom de Tom, pas un de nous n'aurait survécu, tant notre découragement était profond.

En effet, à partir de cette grange pas moins de trois rivières vinrent coup sur coup s'opposer à notre passage. Tom se mit à l'œuvre, construisit de petits radeaux avec des branches, et nous traversa les uns après les autres, tantôt poussant le radeau avec une perche, tantôt se jetant à l'eau jusqu'au cou et le conduisant avec ses bras.

Après avoir ainsi passé la troisième rivière, nous aperçumes quelques vaches dans un bois ; évidemment nous n'étions pas loin des habitations. Nous forçames ces vaches à marcher et les suivîmes. L'instant d'après nous frappions à la porte d'une cabane ; il était environ huit heures du soir. En arrivant à cette cabane, je tombai dans une de ces fontaines semblables à celles que nos gens ont quelquefois auprès de leurs maisons, et je faillis m'y noyer ; cette demeure était occupée par une famille écossaise qui parut bien contrariée de notre visite, attendu la brêche que nous devions faire à ses provisions plus que précaires, et déjà même fortement entamées.

A quelque distance de cette première cabane s'en trouvaient deux autres. Les habitants de ces trois maisons se réunissent donc, et après conseil tenu entre eux, ils nous divisent en deux bandes ; ceux pour qui il y a encore quelque espoir de salut sont envoyés à un village plus considérable, situé à une distance de quelques milles ; moi et deux matelots de l'équipage, on nous enferme dans une hutte, au milieu de laquelle on allume un grand feu. On nous dit que tenter de nous sauver est peine perdue, et qu'il serait inhumain de notre part de vouloir manger les provisions qui profiteront si bien à ceux pour qui il y a encore espoir. En conséquence de toutes ces raisons, on nous fait don à chacun d'un hareng fumé et de deux pommes de terre puis, on nous souhaite une bonne nuit, et.......... un bon voyage !

A peine étions-nous ainsi installés que voilà un de mes compagnons qui entre dans un délire furieux. Il saisit un banc qui se rencontre sous sa main, et se met à me frapper à la tête, en me disant : " Pilote,

je vais te tuer, c'est toi qui nous a fait faire naufrage." Enfin, notre homme fait si bien qu'il passe au beau milieu du feu, et que le feu prend à ses bas. Ses bas brûlent, ses jambes brûlent, et il ne le sent pas. Craignant qu'il ne mette le feu à la cabane et nous fasse rôtir tous trois, je me traîne comme je puis, sur les genoux et les coudes, je le pousse et parviens à le mettre dehors. Le lendemain, on le trouva mort, dans une mer de melasse. Notre homme avait aperçu une tonne dans un coin, et croyant y trouver autre chose que de la melasse, il s'était couché, la bouche tendue dans la direction de la champelure; puis il avait ouvert cette dernière et n'avait pas eu la force de la refermer.

Deux jours plus tard mon autre compagnon mourut.

Je demeurai trois jours entiers dans cette hutte maudite, n'ayant mangé, durant ce temps, que les trois pommes de terre qu'on m'avait données, le hareng étant immangeable.

J'étais donc là, faible à ne pouvoir plus remuer, et me préparant de mon mieux à mourir. Tout à coup, la porte de ma cabane s'ouvre, et je vois entrer deux grands et gros garçons qui viennent droit à moi et me demandent si je suis français. Sur ma réponse affirmative, ils m'annoncent qu'ils viennent me chercher; qu'ils ont été envoyés à cet effet par leur grand-mère, vieille française qui demeure à quelques milles de là, laquelle a entendu parler de moi, et s'intéresse à mon sort;—je ne me le fais pas dire deux fois, et je pars avec eux.

Il me portèrent dans leurs bras, et après quelques heures de marche, nous parvînmes à un village assez considérable où je retrouvai mes anciens compagnons,

plus les deux beaux-frères que nous avions ensevelis sous la neige; on était allé à leur recherche, le troisième jour après que nous les eûmes laissés sur la route, et, chose que je n'ai jamais pu m'expliquer, ils vivaient encore.

Je fus l'objet de toutes sortes de bons soins et d'attentions délicates de la part de ma famille adoptive, que je prie Dieu de bénir.

Cependant je n'étais que depuis quelques jours seulement dans leur maison, lorsque tout à coup, et à quel propos je n'en sais trop rien, un français qui se trouvait dans ce village, par hasard, se prit d'une passion étrange pour la chirurgie. Le fait est que chacun de nous avait quelque partie du corps plus ou moins gelée: l'un, les pieds, l'autre les mains, celui-ci, la jambe, un même, la cuisse.

De gré ou de force, notre homme s'emparait, chaque jour, de quelque pauvre misérable, et le soumettait à ses opérations barbares.

Un jour je le vis à l'œuvre, et les cheveux m'en redressent sur la tête, rien que d'y penser. Sur une table étaient rangés un ciseau de menuisier, un maillet, une écorce de cèdre, un plat d'eau et du linge. Avec l'écorce, il ceignit le bras fortement, le ciseau fut appliqué sur le poignet, et en trois coups, la main était d'un côté, le bras, de l'autre. "Est-ce comme çà, lui dis-je, que vous faites les opérations dans ce pays-ci?"

— "Est-ce que par hasard, vous y trouvez quelque chose à redire?" reprit mon homme, "préparez-vous, votre tour arrive."

Le lendemain, notre docteur amputa une cuisse; c'était celle d'un de ces deux matelots que nous avions

laissés dans le bois, et recouverts de neige. L'opération fut faite à l'aide d'un couteau de cuisine et d'une égoine; elle fut si bien faite que l'opéré mourut quelques heures après. Deux autres perdirent encore le même jour l'un, des doigts, l'autre, des orteils, toujours avec le ciseau et le maillet. Enfin, mon tour avait été fixé au dimanche.

Ce jour-là, je me levai de grand matin. Je demandai un couteau et une pierre. J'aiguisai mon couteau, et me mis en frais de m'opérer moi-même. Aidé d'un des garçons de la maison, je m'amputai neuf orteils...... c'est depuis ce temps-là que je boite en marchant !

Je demeurai dans la cabane de cette vieille française ou *jersiaise* (car la vieille ne connaissait pas trop son origine) jusqu'au 15 Mai. Alors je dis adieu à mes hôtes, et m'embarquai à bord d'une goëlette venue dans ces parages pour la pêche aux loups-marins, et qui faisait voile vers les Iles de la Madeleine.

Rendu aux Iles de la Madeleine, on me débarqua sur la grève, et je me mis à me promener sur le rivage, ne sachant trop à quelle porte aller frapper, lorsque tout à coup, un vieillard m'aborda et me dit : " Étranger, je vous offre ma maison pour abri, mais malheureusement, je ne puis vous offrir rien à manger. Depuis plusieurs jours, moi et ma famille nous n'avons pour toute nourriture que de l'eau de foin bouilli."

Le fait est qu'une disette affreuse régnait dans l'Ile. Une goëlette qui devait apporter des provisions à ces pauvres gens l'automne d'auparavant, n'était pas venue, de sorte qu'ils étaient réduits à la dernière extrémité.

J'acceptai l'offre de ce bon vieillard, et heureusement, comme vous allez voir, je pus me rendre utile à lui et à sa famille, ainsi qu'à plusieurs autres de l'endroit.

Au large des îles de la Madeleine se trouvaient un assez grand nombre de barques de pêcheurs américains. Or à cause de l'inimitié qui existait entre ces américains et les habitants des îles, les premiers ne voulaient fournir aux insulaires aucune provision ; je me décidai d'y aller.

A peine leur eus-je dit que j'étais Canadien et pilote qu'ils m'accueillirent à bras ouverts ; ils chargèrent mon canot de provisions que j'allài distribuer aux gens de l'île. Je fis de nouveau plusieurs visites à ces Américains, et toujours avec le même succès.

Après un séjour de trois semaines dans ces lieux, je m'embarquai à bord d'un bâtiment qui faisait voile vers Québec ; M. Brossard, curé de l'endroit eut la générosité de me prêter cinq piastres.

J'arrivai à Québec avec mon apprenti, (qui est aujourd'hui pilote) le 29 juin. J'eus beaucoup de peine à me faire reconnaître des miens qui me croyaient mort et enterré depuis longtemps.

....

....

Trois années entières s'étaient écoulées depuis ces événements, lorsqu'un jour, un anglais, se donnant comme étranger, vint me demander à ma résidence, rue Saint-Joseph. Jugez de ma surprise, lorsque je reconnus l'ancien capitaine du *Columbus !* Inutile de vous dire que nous passâmes un plaisant quart d'heure ensemble, et que la conversation ne languit pas. Il partait, sous quelques jours, pour l'Angleterre avec un bâtiment dont il avait le commandement, et me demanda de vouloir bien le piloter ; ce que je fis.

Lorsque je le quittai, au Bic, j'eus malgré moi, un

serrement de cœur. En effet, son bâtiment était un des plus vieux et des plus usés que j'aie jamais vus ; je n'aurais jamais voulu affronter les tempêtes de l'océan avec une pareille bicoque. Malheureusement mes pressentiments se sont réalisés ; le pauvre capitaine fit naufrage durant la traversée et se noya.

Je n'ai jamais revu aucun de mes autres compagnons ; seulement quelques matelots de passage à Québec, sont venus de temps à autres frapper à ma porte, disant qu'ils avaient fait autrefois un naufrage avec moi et qu'ils désiraient bien me voir ; malheureusement, j'étais toujours absent dans ces circonstances. A plusieurs reprises aussi, d'autres pilotes m'ont dit avoir vu des matelots qui demandaient de mes nouvelles, et leur parlaient de cette aventure ; il n'y a pas plus de trois ans que l'un d'eux s'informait si je vivais encore. J'ai oublié de vous dire que deux ans après mon retour j'ai revu, à Québec, un des petits fils de cette vieille femme qui m'avait hébergé sur l'île Saint-George : le pauvre jeune homme, je l'ai fêté de mon mieux."

Tel fut le récit de mon vieil ami.

L

CHRONIQUE.

—

10 janvier, 1866.

Les directeurs du *Foyer Canadien* m'ayant fait l'honneur de me choisir pour rédiger la chronique mensuelle, je croirais mal reconnaître cet honneur, je craindrais de manquer au respect que je leur dois et de faire injure à leur discernement, si j'osais dire ma façon de penser sur ce choix qu'une bienveillance sans doute exagérée a pu seule leur inspirer. Mais enfin, puisque le sort en est jeté, je suis les enseignements de la politique du jour, je me soumets aux faits accomplis, et j'accepte le fardeau. Il n'y a plus qu'à faire mon possible pour que le lecteur n'ait pas trop à se plaindre d'une bienveillance que je n'espère point lui voir partager, malgré le vif besoin que j'en ressentirais. A mon début, je ne demande qu'une chose, c'est qu'on veuille bien tenir compte des difficultés que présente la tâche qui m'est imposée. Il n'est pas aussi aisé qu'on le pense d'intéresser un public éclairé en passant en revue les événements de chaque mois. Ces événements, la plupart du moins, sont déjà connus par les publications journalières, et un recueil périodique ne peut jamais prétendre à donner des nouvelles à sensation. Sa mission, telle que je l'entends, serait plutôt de réunir en quelques pages suivies ce qu'il y a de plus saillant dans les mille incidents qui, sans liaison aucune, sont éparpillés chaque jour sur des feuilles éphémères. Les exigences de la publicité quotidienne contraignent souvent à tronquer le récit des événements, à le diviser en plusieurs morceaux épars, si bien que ceux dont la profession n'est pas d'étudier spécialement ces choses perdent très-souvent le fil de la narration avant qu'elle ne soit rendue à la moitié. Voilà justement ce à quoi une revue du mois est appelée à remédier. Le principal objet d'un

chroniqueur consciencieux doit être de suivre tout ce qui se passe, d'écouter tout ce qui se dit, pour exposer à la fin des trente jours l'enchaînement régulier de l'histoire contemporaine. Ceux qui, faute de goût, de moyens ou de loisir—et dans l'une ou l'autre de ces trois catégories se trouvent bien des gens—ne peuvent suivre pas à pas la marche des événements, ne peuvent lire jour par jour les nouvelles plus ou moins dignes d'attention qui nous arrivent de toutes les parties du monde, ceux-là, dis-je, aimeront peut-être à jeter un coup d'œil distrait sur ces lignes qui retraceront en un instant ce que le mois aura présenté de plus remarquable. Si dans cette analyse mensuelle il m'arrive quelquefois de faire un effort pour m'élever jusqu'à la philosophie de l'histoire, je me garderai bien en tout cas de descendre jusquà la polémique, dès ce jour exclue, par décret, de ces paisibles pages. Je comprends du reste qu'il serait inconvenant d'élever ici la voix *grincheuse* de la politique au milieu des suavités de la littérature.

Reconnaissons le cependant ; par le temps qui court la politique prend des allures beaucoup plus douces,—beaucoup moins inhumaines serait peut-être le mot,—que par le passé. En Canada, le projet de confédération, aidé de circonstances particulièrement favorables, a eu pour effet, en attirant l'attention sur une question sérieuse et importante, de mettre fin aux invectives personnelles des uns et de prévenir ainsi les répésailles des autres. Les discussions sont plus calmes, plus raisonnées; les journaux, ressentant cette bénigne influence, sont à coup sûr plus polis, sinon mieux rédigés, qu'ils ne l'étaient il y a quelques années ; on y discute plus souvent les principes que les individus, ce qui n'a pas toujours été. Sans doute que sur ce chapitre, il y a encore beaucoup à désirer, mais il y a progrès du moins, et progrès sensible, cela soit dit sans nullement prétendre combattre pour mon clocher.

Une chose à laquelle notre presse n'attache peut-être pas assez d'importance, c'est la connaissance des affaires d'Europe. On a beau dire, notre orgueil a beau se révolter, c'est l'Europe qui nous donne le ton en tout et partout ; c'est l'Europe qui gouverne

l'Amérique. En Europe sont les grandes puissances qui exercent de ce coté-ci de l'Atlantique une influence due autant à la finesse de leur diplomatie qu'à la force de leurs armes ; en Europe est le siège suprême de l'Eglise catholique qui commande à deux cent millions de sujets dispersés sur toute la surface du globe ; sur l'Europe, en un mot, se tournent les regards du monde civilisé, c'est d'elle qu'on attend la vie et la lumière. Et cependant notre presse laisse généralement passer inaperçus la plupart des événements qui s'y accomplissent. Nos confrères d'une autre origine sont sur ce point plus avancés que nous. Je ne ferai que me conformer aux désirs des directeurs de ce recueil en prêtant une attention toute particulière aux événements de l'ancien monde. Il me semble d'ailleurs qu'il est du devoir de tout homme intelligent de les suivre assidûment.

Bien des choses auxquelles s'attachera plus tard un intérêt historique ont tour à tour agité notre planète durant l'année qui vient de s'écouler. Ce qu'il y a de plus frappant dans l'histoire de 1865 c'est la disparition presque simultanée de ces hommes qui, investis de la confiance du souverain ou des sujets, présidaient aux destinées des nations, ou du moins prenaient à leur gouvernement une part éminente. En même temps que, victime d'un des plus barbares et des plus criminels attentats dont l'histoire fasse mention, le président Lincoln tombait assassiné dans un théâtre ; en même temps les nouvelles d'Europe nous apprenaient la mort du duc de Morny, l'homme qui conseilla et dirigea le coup d'état du 2 Décembre, et qui fut, depuis, le bras droit de Napoléon III. Un peu plus tard est venue la mort du premier ministre de la grande Bretagne, lord Palmerston, entré depuis plus de cinquante ans dans les conseils de la couronne, et qui semblait, dans les derniers temps de sa vie, s'être tellement identifié avec la prospérité du peuple que sa perte paraissait irréparable. Chose extrêmement rare, et qu'il ne nous sera probablement jamais donné de revoir, après avoir pendant si longtemps tenu les rênes du gouvernement, Lord Palmerston est mort l'idole de ceux qu'il avait gouvernés. Un gouvernant encore plus populaire, sinon plus

illustre que Lord Palmerston, et qu'une mort cruelle vient d'enlever, c'est Léopold Ier, roi des Belges. Né dans le protestantisme, et appelé au trône de Belgique en 1831 par le parti catholique qui venait, le mousquet en mains, de conquérir l'indépendance de a patrie contre les partisans de l'union avec la Hollande, Léopold n'a cessé, durant les trente-cinq années de son règne, d'être regardé, comme le type accompli du roi constitutionnel. De son trône étroit, il donnait de sages avis aux plus puissants monarques, et sa réputation de Nestor moderne est connu de tout le monde.

C'est ainsi que dans l'espace d'un an, quatre des principales puissances de la terre ont perdu ceux qui les guidaient dans le sentier périlleux de la gloire et de la fortune. Ah ! l'inconstance des choses humaines ! plaise à Dieu que l'année qui commence ne soit pas aussi fatale à leurs successeurs ! Plaise à Dieu aussi que ces successeurs aient assez d'habileté et de prévoyance pour tenir surement le timon des affaires ! La situation est quelque peu embarrassée, et il est besoin de fortes intelligences pour tirer la diplomatie du chaos où elle s'engloutit. L'Europe est en paix, elle l'a été durant toute l'année ; les Etats-Unis viennent de mettre bas les armes, et cependant l'agitation dans les esprits n'a jamais été plus vive : de tous côtés, on semble redouter la guerre, on semble l'entrevoir comme une fatalité nécessaire, inévitable, sans laquelle les difficultés de l'heure présente ne pourraient être tranchées. Les rapports entre les Etats-Unis et la France sont principalement de nature à contrarier les désirs des amis de la paix universelle.

En entreprenant la tâche ardue d'installer sur le trône d'Iturbide un monarque issu d'une dynastie européenne, l'Empereur des Français n'avait point prévu, sans doute, les entraves sans cesse renaissantes qui ont retardé l'accomplissement de son travail herculéen, destiné à détruire ou à subjuguer l'hydre révolutionnaire. Il n'avait point prévu surtout le rétablissement aussi prompt de l'Union américaine. Il comptait bien pacifier le Mexique, avant qu'il ne fût au pouvoir des Etats-Unis d'y mettre obstacle. Mal-

heureusement, rien de tout cela n'a pu être réalisé assez tôt. Le Mexique est encore en pleine insurrection, et les Américains se sont donné le baiser de paix derrière les murs démantelés de Richmond, boulevard de la confédération du Sud. Ils se sont donné ce baiser de paix, et avant même de songer aux termes de la réconciliation, et ils ont tourné leurs regards vers le trône impérial du Mexique qu'ils considèrent comme une menace permanente, comme un danger pour leurs démocratiques institutions. Les vingt-mille français qui, de leurs baïonnettes, soutiennent ce trône chancelant, ont le don d'inspirer une défiance toute particulière à Washington. Sous un prétexte quelconque une armée américaine se tient sur les bords du Rio Grande, sur la frontière de l'Empire mexicain, et, par des manœuvres connues, favorise la petite guerre de guérillas que Juarez est parvenu à maintenir jusqu'à présent. Ces circonstances ont occasionné, je n'oserais dire justifié, l'adoption par l'empereur Maximilien de mesures excessivement rigoureuses. Un décret ordonne de mettre à mort, sans autre forme de procès, tous les hommes pris les armes à la main et combattant l'autorité légitime de l'empereur. Ce décret toutefois, n'a peut-être pour but que de jeter l'effroi parmi cette classe d'intrigants qui se moquent des convulsions politiques, parce qu'ils n'en sont pas atteints, et qui se font un jeu de révolutionner ce pays, parce qu'ils n'ont rien à perdre aux révolutions.

Il n'y a que la main protectrice de l'empereur des Français pour soutenir Maximilien. Sans cette protection toute puissante, son trône aurait déjà croulé depuis longtemps. La hiérarchie catholique qui lui fut favorable à son avénement, parcequ'elle espérait le voir servir l'Eglise avec une fidélité digne de la catholique maison d'Autriche, dont il est issu, a été fort désappointée en le voyant s'insurger contre les décrets du souverain-pontife et s'emparer d'une partie des biens du clergé. Aujourd'hui, si le clergé mexicain n'est pas précisément hostile à l'empire, on sait du moins qu'il verrait sa chûte avec assez d'indifférence. Mais cette catastrophe ne peut avoir lieu que si Napoléon retire ses troupes, et il n'est point probable qu'il s'y résigne en présence des

menaces du gouvernement de Washington. Le drapeau de la France ne saurait fuir devant les injonctions diplomatiques de M. Seward, non plus que devant les régiments du général Grant. L'entreprise est désormais trop avancée, la France ne peut laisser à moitié faite son œuvre de régénération.

Non, les armées françaises ne sauraient évacuer le Mexique; c'est déjà bien assez qu'elle évacuent les états du Pape, et les laissent à la merci des bandes Garibaldiennes. Il est d'usage de toujours appeler Etats du Pape le petit territoire resté sous la domination civile de l'auguste chef de l'Eglise catholique; mais Garibaldi, Cialdini et tous ces chefs de bandits, plus ou moins émissaires de Victor-Emmanuel, ont tellement rétréci le territoire pontifical qu'il en est devenu pour ainsi dire microscopique. Le rêve de ceux qui ne voulaient laisser au Saint-Siége que la ville de Rome avec un jardin de campagne est presque accompli, ou dans tous les cas, est à la veille de l'être. Et Rome elle-même, si Dieu ne la protége par quelque manifestation éclatante de sa Providence, Rome ne tardera pas à devenir la proie de ceux qui se disent les amis de la gloire de l'Italie et qui ne sont au fond rien autre chose que les ennemis jurés de l'Eglise. Ce qu'ils veulent, ce n'est pas tant, quoiqu'ils en disent, de régénérer l'Italie comme de renverser la plus puissante barrière que la révolution ait rencontrée jusqu'à ce jour. La révolution a pu, dans notre siècle, ébranler, renverser tour à tour, la plupart des têtes couronnées de l'Europe, elle a pu gagner des complices à ces forfaits jusque dans les palais des souverains, et faire des adeptes jusque sur les marches du trône, mais à Rome elle n'a trouvé personne qui voulût transiger avec elle; le gouvernement romain, suivant les conseils de l'Eglise, comme il est le représentant de ses doctrines, s'est montré inexorable à toutes ses séductions. Voilà pourquoi il est devenu le point de mire du radicalisme, l'objet de la haine invétérée de la révolution. Et tant qu'il restera une ombre de governement pontifical, on peut être sûr que cette haine ne sera pas assouvie.

Pendant longtemps l'opinion publique avait refusé de croire à cette évacuation des état pontificaux par les troupes françaises. Bien que stipulée par la convention du 15 septembre 1864, conclue entre l'Italie et la France, cette évacuation paraissait tellement opposée aux intérêts de la catholicité, qu'on ne pouvait croire que l'empereur se décidât jamais à la mettre à exécution. Il n'est que trop vrai cependant qu'il s'y est décidé; déjà une partie des régiments français sont revenus dans leur patrie, et le reste doit y être rappelé bientôt.

Il ne suffit pas toutefois pour régner sur les peuples de leur avoir imposé sa domination par la force de la mitraille et de la baïonnette. Victor-Emmanuel en fait aujourd'hui l'expérience dans ses possessions usurpées de Naples, de Toscane, des Marches, des Romagnes et de l'Ombrie. Dans les dernières élections, une portion considérable de la population s'est abstenue de donner son suffrage, voulant, par ce silence obstiné, protester contre le régime qui lui a été imposé. Les pays étrangers n'ont pas tant hésité à s'incliner devant l'usurpateur. Le souverain qui commande à la nation très-chrétienne de France, et Sa Majesté très-catholique la reine d'Espagne ont reconnu l'usurpation. Il ne reste plus que la catholique Autriche, qui en aurait sans doute fait autant, n'eût été la question de Vénise qui préoccupe l'attention de ses hommes d'état pour le moins autant que la question de Rome. Et pendant ce temps-là, la révolution triomphe dans la personne des ministres du roi galant-homme.

En attendant qu'elle se réalise, cette chimère de l'unité italienne a donné naissance au rêve de l'unité allemande. C'est M. Thiers qui le déclarait à la dernière session du corps législatif de France; la politique française en Italie pourrait bien être finalement la dupe de ses propres calculs. L'unité des puissances allemandes porterait un coup funeste au prestige de la politique française et à son influence sur le monde. La Prusse et l'Autriche, non contentes de se partager les duchés qu'elles ont enlevés au Danemark, jettent un regard de convoitise sur les états plus faibles de la confédération germanique. Malgré les difficultés intérieures qui

les rongent, ces deux puissances, n'en ont pas moins une ambition démesurée de s'agrandir aux dépens de leurs voisins. M. de Bismark, le plus habile homme d'état que la Prusse ait eu depuis le Grand Frédéric, trouve moyen de contenir les bruyantes fureurs de la chambre des représentants tonnant contre ses violations des droits du peuple, en même temps qu'il montre dans la diplomatie une dextérité dont se plaignent assez souvent la morale et la justice. Maintenant que les deux grandes puissances allemandes ont pris goût au partage des faibles, il ne sera pas facile de mettre une borne à leur ambition, de leur dire : vous viendrez jusqu'ici, mais vous n'irez pas plus loin. Il y a encore des petites puissances à dévorer. La Hollande et la Belgique, par leurs divisions intestines, leurs querelles religieuses et politiques invétérées, semblent appeler le sceptre de l'étranger pour y mettre fin.

Si l'unité italienne est un défi porté à l'Eglise, l'unité allemande serait une menace pour la France, et, pour les petites nationalités qui l'environnent, un symptôme d'anéantissement.

La France a de l'autre côté de la méditerranée des intérêts non moins précieux à surveiller. L'Algérie, conquise par les armes de Charles X tombant du trône, défendue sous Louis-Philippe par les troupes de terre et de mer, théâtre où s'illustrèrent tour à tour Bourmont, Changarnier, Lamoricière, Bugeaud, Joinville et d'Aumale, n'est guère plus subjuguée aujourd'hui qu'elle ne l'était alors. L'Arabe du désert déteste le Français autant qu'au premier jour de la conquête, et le Kabyle est resté ce qu'il était. Quand, au neuvième siècle, les hommes du Nord se jetèrent sur l'empire de Charlemagne, Gosselin, alors Archevêque de Paris, cria : " convertissez les Normands et vous les aurez vaincus." Et en effet, ayant embrassé le christianisme, ils devinrent les plus fidèles sujets des successeurs de Charlemagne. Mais la France d'aujourd'hui fait peu de cas de ces enseignements. Bien plus, il est défendu aux chrétiens de faire du prosélytisme religieux en Algérie. L'empereur ne veut pas que ses sujets arabes soient dissuadés de suivre les lois du Prophète, et ils suivent ces lois en détestant les chrétiens et en abhorrant leur domination. La croix

seule pourrait faire une conquête durable, et il ne lui est pas permis de faire pour la chrétienté et pour la France ce que les armées les plus formidables n'ont pu réaliser. L'empereur a été lui-même visiter l'Algérie, il a vu le mal de ses propres yeux, il l'a décrit de sa propre plume dans une lettre devenue célèbre ; mais il s'est contenté d'exposer le mal, il n'a pas encore indiqué le remède.

Ces possessions d'Afrique ont coûté terriblement cher à la France, et en fin de compte, ne lui ont pas rapporté grand'chose jusqu'à présent. La Grande-Bretagne n'a jamais fait la moitié autant de dépenses pour ses colonies, et cependant elle en a retiré des bénéfices beaucoup plus considérables. Elle doit à ses colonies une partie de sa richesse et de sa puissance. Aussi, c'est bien à tort que certains écrivains systématiques lui prêtent le dessein de les abandonner. Les colonies sont trop utiles aux nations, dont la richesse repose sur le commerce et l'industrie, pour que l'Angleterre songe à se séparer des siennes. A-t-elle laissé faire la Jamaïque qui vient de s'insurger ?

Le plus grand souci de l'Angleterre, à l'heure qu'il est, c'est d'étendre le cercle de ses relations commerciales et d'asseoir son industrie sur des bases solides. La guerre lui répugne souverainement, comme on a pu le voir à l'époque de la guerre du Danemark qu'elle a laissé écraser sans lui porter d'autre secours que les vaines protestations d'une diplomatie qui n'est plus redoutée. Ses relations avec la France, avec celle qui fut pendant des siècles sa rivale acharnée, sont devenues plus amicales que jamais. Même dans le cours de l'été dernier, les flottes des deux nations ont fraternisé pendant plusieurs jours à Brest, à Cherbourg et à Plymouth, se promenant dans une pacifique allégresse sur ces eaux de la Manche où jadis Tourville, Duguay-Trouin et Jean Bart s'illustrèrent en tuant des Anglais. Aujourd'hui, le peuple anglais a soif de la paix, et ses gouvernants ne sont que trop heureux de le satisfaire. L'avénement de Lord John Russell au poste de premier ministre n'est pas de nature à changer ces goûts pacifiques. Il aura bien assez d'ailleurs de régler la question de la

réforme du cens électoral qui s'impose plus vivement que jamais à a considération des hommes d'état. M. Gladstone, l'homme le plus marquant du cabinet, bien qu'il n'en soit pas le chef, insistera probablement pour que le parlement, qui va se réunir au mois de février, s'efforce de trouver une solution à une question agitée depuis aussi longtemps.

Disons que la Suède vient d'adopter une nouvelle constitution où les catholiques sont loin d'avoir la meilleure part, que la Pologne est toujours la nation en deuil pleurant sur les ruines de ses temples incendiés par la barbarie de la Russie, et nous reviendrons aussitôt en Amérique à l'aide de l'Espagne se querellant avec le Chili. L'Espagne, incapable de faire du bruit en Europe autrement que par la chute de ses ministères qui se succèdent avec une désespérante rapidité, s'en console en portant le trouble dans ses anciennes possessions de l'Amérique du Sud, auxquelles, à titre d'ancienne mère-patrie intéressée, elle ne peut pardonner d'avoir prématurément repoussé ses bons offices. Néanmoins, son dernier différend avec le Chili n'aura probablement pas les suites graves qu'on redoutait à l'origine. •L'intervention officieuse de la France et de l'Angleterre devra les prévenir. Les négociants de ces deux nations se sont plaints amèrement du préjudice que leur causent ces hostilités qui commencent toujours par un blocus dont souffrent les neutres aussi bien que les belligérants.

En outre des quatre morts illustres dont il est parlé au commencement de cette chronique, l'année 1865 a encore vu descendre dans la tombe plusieurs hommes qui s'étaient fait, dans des sphères moins élevées, une réputation pour le moins aussi méritée. Le héros de Castelfidardo, le défenseur de la papauté, mérite entre tous les autres un souvenir, une larme que lui ont déjà donnée, avec empressement, les catholiques du Canada. La mémoire de Lamoricière survivra aux ravages du temps; elle survivra à côté de celle des Turenne et des Condé, car pour célébrer sa piété et ses vertus guerrières, il a retrouvé dans Monseigneur Dupanloup un autre Bossuet.

Ici, nous avons eu à déplorer, dans l'espace de quelques jours, la perte de deux vétérans de nos luttes politiques. L'un, Sir Etienne Taché, est mort au faîte des grandeurs, à la tête du gouvernement de son pays ; l'autre, M. A. N. Morin, après avoir, lui aussi, joué un rôle éminent dans l'administration de nos affaires, nous a été enlevé au moment où il travaillait à compléter la codification des lois du Bas-Canada.

Cette double perte, qu'avait précédée de quelques mois à peine, la mort de Sir L. H. Lafontaine, celle de M. l'abbé J. B. A. Ferland, le savant historien du Canada, et celle de l'honorable Joseph Edouard Turcotte, fut un rude coup pour la population canadienne-française. Le Bas-Canada tout entier fut plongé dans une douleur profonde qu'il n'oubliera pas de sitôt.

Je reviendrai sur ce douloureux sujet dans une prochaine chronique. Je parlerai aussi de l'état des colonies anglaises en général et du Canada en particulier. Le congrès des Etats-Unis aura sans doute alors terminé sa session, et il sera plus facile de connaître la véritable situation où se trouvent nos voisins. Avec tous ces projets, il faudra bien cependant me tenir dans le cadre étroit qui m'est réservé.

E. GÉRIN.